

ev. 3-13, l. 625

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE DE CRÈTE

PENDANT
LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

PAR
G.-C. BOLANACHI
ET

HENRI FAZY
Associé correspondant de la Société des Antiquaires de France.


DEUXIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
Boulevard Montmartre, 15

BRUXELLES, LEIPZIG ET LIVOURNE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e, ÉDITEURS

GENÈVE ET BALE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1869

Tous droits réservés.

E
B
VIT. EMANUELE

LIBRERIA
VALENTINER & MUES
MILANO
Corso Vittorio Emanuele
d'impello al n°5

6-10







PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DE CRÈTE

GENÈVE. — IMPR. RAMBOZ ET SCHUCHARDT

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE DE CRÈTE

PENDANT

LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

PAR

G.-C. BOLANACHI

ET

HENRI FAZY

Correspondant de la Société des Antiquaires de France.



DEUXIÈME PARTIE

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

Boulevard Montmartre, 15

BRUXELLES, LEIPZIG ET LIVOURNE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

GENÈVE ET BALE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1869

Tous droits réservés.

A GUSTAVE FLOURENS

Quel nom plus honorable et plus honoré que celui de Flourens pourrais-je placer au frontispice de l'histoire de notre malheureuse Crète?

C'est donc à vous, généreux philhellène, que je dédie ce travail, à vous qui avez combattu pour elle de votre personne, de votre plume, et rendu tant de services à une cause juste et sainte entre toutes.

Que la reconnaissance de mes frères Crétois et celle de tous les nobles cœurs vous suivent et vous dédommagent des sacrifices que vous avez faits pour nous.

A vous de cœur,

G.-C. BOLANACHI.

DEUXIÈME PARTIE

PRÉFACE

Nous livrons aujourd'hui à la publicité la seconde partie du *Précis de l'histoire de Crète*. C'est le résumé succinct de nos recherches sur l'histoire de cette île pendant la domination des Sarrasins, des Vénitiens et des Turcs. Nous ne craignons pas de dire que, pour ces trois périodes, notre *Précis* offre des données plus complètes que la plupart des ouvrages publiés auparavant sur le même sujet.

Pour l'histoire de la domination *des Sarrasins* dans l'île, nous avons eu recours directement aux sources originales, et les historiens byzantins nous ont fourni de nombreux et utiles renseignements.

En ce qui concerne la domination *vénitienne*, nous avons mis largement à contribution les historiens ou chroniqueurs de Venise. La *Creta sacra* de Flaminio Cornaro nous a fourni les détails les plus circonstanciés

sur les insurrections ou plutôt les révolutions qui ont ensanglanté la Crète pendant la domination de la Sérénissime République. Nous aurions voulu pouvoir contrôler les récits des auteurs vénitiens, nécessairement partiiaux, au moyen de quelque chronique ou document d'origine crétoise, mais malheureusement nous n'avons connaissance d'aucune pièce qui soit l'écho sincère des protestations et des plaintes des Crétois contre le joug vénitien. Quoi qu'il en soit, pour justifier leur domination, les Vénitiens ne purent jamais invoquer la prescription, car les Crétois surent leur prouver, par de sanglantes insurrections, qu'ils restaient inébranlablement attachés à la cause sacrée de l'indépendance.

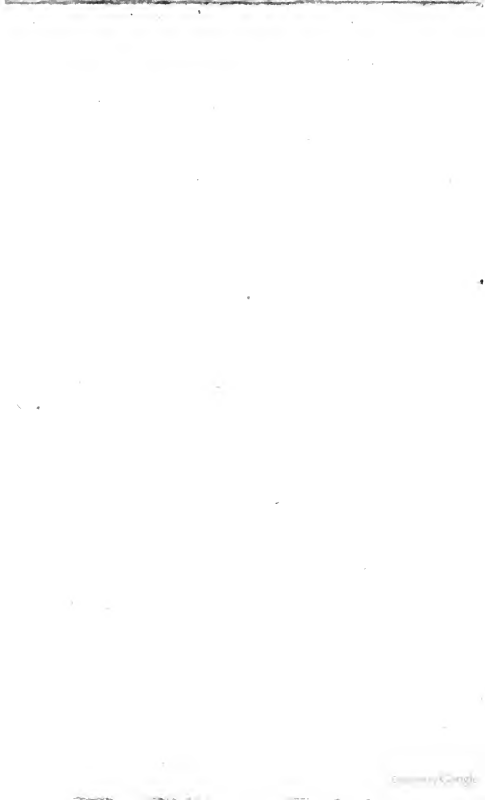
Quant à la période de la domination turque, elle a été traitée entièrement par un de nous ¹ qui, étant Crétois d'origine, a pu apprécier convenablement les faits. Il a puisé les principaux éléments de son récit aux sources les plus variées et les plus authentiques; citons entre autres *l'Histoire de l'insurrection grecque* par Spiridion Tricoupi (en grec moderne; Londres, 1850); cet ouvrage, ainsi que des mémoires originaux, ont fourni de précieux détails pour les événements de 1821.

Dans la première partie de ce livre nous n'avons nullement dissimulé que toutes nos sympathies sont acquises au peuple crétois qui lutte avec tant de courage et depuis tant d'années pour conquérir son indépen-

¹ M. Bolanachi.

dance. La Conférence de Paris n'a pas fait droit aux légitimes revendications des patriotes crétois; mais il arrivera certainement un jour où l'œuvre de la violence sera anéantie et où la diplomatie restera impuissante devant le triomphe définitif du droit et de la justice. Puisse ce jour luire bientôt pour le peuple crétois!

Genève, 25 mai 1869.



PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE CRÈTE

L'ILE DE CRÈTE

PENDANT

LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

CHAPITRE I

Invasion et domination des Sarrasins.

Les prédications éloquentes de saint Paul, de Titus, son disciple, et de leurs successeurs convertirent à la foi évangélique la grande majorité des habitants de la Crète; aussi cette île était-elle entièrement chrétienne lorsque l'empire romain, miné de toute part, se scinda en deux parties. La Crète fut comprise dans l'empire d'Orient et fut soumise dès lors à l'autorité à peu près illimitée d'un gouverneur impérial. Sous le règne de Constantin V Copronyme, vers l'an 767, le gouverneur de l'île, Théophane Lardatyre, imitant l'exemple de son maître, se distingua par l'acharne-

ment et la cruauté avec lesquels il persécuta les chrétiens orthodoxes ¹.

La position géographique de la Crète l'exposait d'une manière toute particulière aux ravages et aux incursions des Sarrasins. En 673, sous le règne de Constantin IV, et pendant le siège de Constantinople par Moaviah, Abd-Allah, fils de Caïs, et Phadallas, occupèrent l'île de Crète et y séjournèrent tout l'hiver. Suivant Lebeau, ce fut la première descente des Sarrains dans cette île ².

Vers l'an 824 de notre ère, les établissements des Sarrasins dans l'île de Crète, qui n'avaient eu jusqu'alors qu'un caractère temporaire, se transformèrent en un état de domination permanent. Tandis que l'Europe et l'Asie étaient livrées aux horreurs d'une guerre civile suscitée par la rébellion de Thomas, les Sarrasins d'Espagne armèrent dix, ou, suivant d'autres, vingt vaisseaux et se lancèrent sur la mer Méditerranée, sous le commandement de Abou-Hassan ³, natif de Cordoue. Ils pénétrèrent dans l'Archipel, ravagèrent les Cyclades, et ne tardèrent pas à aborder sur les rivages de l'île de Crète; séduits par la fertilité du sol et la beauté du climat, ils résolurent de s'y fixer. A la vue des riantes campagnes de la Crète, couvertes de vigno-

¹ Lebeau, Histoire du Bas-Empire, XIII, 497.

² Ouvrage précité, XIII, 111.

³ V. Lebeau, ouvrage précité, XIV, 393, et *Les Rois de Genesius*, dans le recueil des historiens byzantins, publié par Niebuhr. Bonn, 1834, p. 46 et suiv. — Genesius donne à Abou-Hassan le nom hellénisé de Ἀπόχας.

bles, Abou-Hassan s'écria, dit-on, dans un mouvement d'enthousiasme : « La voilà cette terre délicieuse, ce pays où coulent le lait et le miel ; elle ne doit appartenir qu'aux Musulmans. » A dater de ce jour, le sort de la Crète était fixé. Toutefois, comme Abou-Hassan ne se trouvait pas encore en mesure de procéder à la conquête définitive, il se contenta de faire le tour de l'île, puis reprit le chemin de l'Espagne, décidé à s'établir dans l'admirable contrée qu'il venait d'explorer.

En effet, l'année suivante, Abou-Hassan partit avec une flotte de quarante vaisseaux et, sans s'arrêter en chemin, vint aborder au rivage de Crète. A peine arrivé, il envoya ses soldats au pillage, ne gardant auprès de lui que vingt hommes par vaisseau ; lorsque les Sarrasins se furent éloignés, leur chef fit mettre le feu à la flotte qui fut bientôt entièrement détruite. Lorsque les soldats revinrent chargés de butin, ils virent la mer jonchée de débris ; pleins de colère, ils s'adressent à leur général pour lui demander compte de l'ordre qu'il avait donné. « Pourquoi vous plaindre, répondit Abou-Hassan, vous m'en vouliez autrefois de ce que je ne consentais pas à vous conduire dans une nouvelle patrie ? N'est-ce pas pour cela que je vous ai amenés dans cette fertile contrée où le lait et le miel coulent à flots ? » Cette réponse ne réussit pas à apaiser la colère des Sarrasins, « Et nos femmes et nos enfants, qui nous les rendra ? s'écrièrent-ils. — Je vous donne une patrie, leur dit Abou-Hassan, elle vous fournira des femmes, c'est à vous à vous donner des enfants. » Ces derniè-

res paroles firent impression sur les soldats et ils se calmèrent! ils campèrent au bord de la mer et y élevèrent un retranchement. Mais ils ne restèrent pas longtemps établis dans cet endroit, car un moine vint les avertir que, s'ils voulaient bâtir une ville, il leur indiquerait une situation plus sûre et plus favorable. Les Sarrasins acceptèrent les offres de ce moine, qui les conduisit sur l'emplacement de l'ancienne Héraclée; ils choisirent, d'après ses indications, un lieu au bord de la mer et ils l'entourèrent d'un vaste retranchement (kandak); la ville qui s'éleva dans cet endroit conserva ce nom qui s'est plus tard transformé en celui de *Candie*.

L'empereur Michel II fut profondément affligé lorsqu'il apprit que l'île de Crète était occupée par les Sarrasins; il résolut de leur disputer leur conquête. Photin, grand écuyer et commandant des armées d'Orient, fut chargé, avec Damien, de rétablir dans l'île la domination impériale. Damien périt et Photin, s'étant jeté dans une chaloupe, gagna l'île de Dia, d'où il retourna à Constantinople, portant lui-même la fatale nouvelle de sa défaite¹.

De Candie les Sarrasins rayonnèrent dans toutes les directions; ils s'emparèrent de toute la contrée avoisinante et soumirent vingt-neuf villes à leur domination; une seule ville résista avec tant de constance et d'héroïsme que ses habitants obtinrent le droit de pratiquer librement le christianisme. Dans le reste de l'île, les

¹ V. Lebeau, ouvr. précité, XIV, 395 et 396.

Sarrasins introduisirent et imposèrent l'islamisme; le fanatisme engendra des martyrs. Cyrille, évêque de Gortyne, fut une des nombreuses victimes de l'intolérance des conquérants; aussi les chrétiens de l'île conservent-ils avec vénération le souvenir de son héroïque dévouement.

Suivant certains historiens, Basile, le successeur de Cyrille au siège épiscopal, chercha un asile à Constantinople et profita de son séjour dans la capitale de l'empire pour exhorter Michel II à ne pas laisser l'une de ses plus belles provinces entre les mains des infidèles. L'empereur céda à ces suggestions et en 825 il confia à Cratère, gouverneur de Cibyre, le commandement d'une nouvelle expédition. Une flotte de soixante-dix vaisseaux débarqua en Crète l'armée byzantine. Une lutte sanglante s'engagea entre les Sarrasins et les troupes impériales; le combat dura toute une journée et l'avantage resta à l'armée de Cratère. Mais il ne sut pas profiter de son succès; au lieu de compléter sa victoire en poursuivant l'ennemi, il permit à ses troupes de prendre du repos et il négligea toute mesure de prudence et de précaution pendant la nuit qui suivit le combat. Les Sarrasins, avertis, firent irruption dans le camp des Grecs, taillèrent l'armée en pièces et massacrèrent tous les officiers; il n'en échappa qu'un seul, et, comme l'a fait remarquer un historien, c'était celui qui méritait le plus de périr. Cratère réussit à atteindre le rivage de la mer et se jeta dans une barque de marchand. Il se croyait déjà hors de danger; mais le géné-

ral sarrasin, apprenant qu'il avait pris la fuite, le fit poursuivre par deux vaisseaux; Cratère fut arrêté et mis en croix dans l'île de Cos. Ainsi finit, de la manière la plus désastreuse, l'expédition qui devait rendre à l'empereur Michel la possession de l'île de Crète. Dès lors et pendant cent trente-cinq ans, soit jusqu'au règne de Romain Porphyrogénète, la Crète resta au pouvoir des Sarrasins; cette île fut comme le centre de leurs expéditions maritimes et des pirateries arabes. Suivant un proverbe qui avait cours du temps de Constantin Porphyrogénète, il y avait trois méchants *Kappas* (K) : la Cappadoce, la Crète et la Cilicie¹. Ce dicton populaire prouve bien que la Crète était devenue pour les Grecs un sujet de terreur et d'inquiétude. Les Sarrasins de Crète tinrent à honneur de justifier le proverbe; sous le règne de Théophile, en 831, ils firent une descente en Thrace, saccagèrent toute la côte et enlevèrent quantité de prisonniers. La même année, au mois d'octobre, ils remportèrent une éclatante victoire sur la flotte impériale près de l'île de Thasos. Cette victoire les rendit maîtres de la mer et livra les Cyclades à leurs déprédations.

En 844, sous le règne de Michel III, sa mère Théodora voulut illustrer sa régence en recouvrant la Crète, mais l'expédition qu'elle combina dans ce but ne réussit pas mieux que les précédentes; les ruses des Sarrasins et les intrigues de cour firent échouer cette tentative.

¹ Const. Porphyrogénète, édit. Niebuhr, III, 21.

Les échecs successifs que subirent les flottes et les armées impériales enhardirent les Sarrasins de Crète. En 881, sous le règne de Basile, ils ravagèrent toutes les îles de l'Archipel, traversèrent l'Hellespont et pénétrèrent jusqu'à l'île de Proconnèse dans la Propontide. Ils menaçaient Constantinople; heureusement pour cette ville, Nicéas, commandant des forces navales de l'empire, leur fit éprouver une complète défaite; le feu grégeois leur brûla vingt vaisseaux et le reste de la flotte prit la fuite et regagna précipitamment l'île de Crète.

Les Sarrasins de Crète ne continuèrent pas moins leurs incursions sur les côtes de la Grèce et de l'Asie; l'empereur Constantin VII voulut en même temps les châtier et reconquérir l'île de Crète. Dans ce but, il fit équiper en 958 une flotte considérable et y fit embarquer un corps d'armée. L'intrigue fit confier le commandement de cette expédition au Paphlagonien Constantin Gongyle, qui était aussi incapable que présomptueux. Il aborda en Crète et établit un camp sur le rivage, sans prendre aucune précaution pour empêcher une surprise. Les Sarrasins profitèrent de son incurie et taillèrent en pièces son armée. Constantin Gongyle revint dans la capitale et trouva des courtisans qui se firent ses apologistes. Sous le règne de Romain II, Nicéphore Phocas, qui plus tard devint lui-même empereur, répara toutes les fautes commises par ses prédécesseurs et réussit à rétablir la domination grecque dans l'île de Crète.

C'est l'an 960 que Nicéphore Phocas, l'un des meilleurs généraux de son temps, se mit en route pour aller conquérir la Crète. Il avait rassemblé des troupes d'Asie, de Thrace et de Macédoine et il y avait joint des corps de Russes et d'Esclavons qui étaient à la solde de l'empire. La flotte, que suivait une quantité de brûlots et de barques, se réunit près du port d'Ephèse. Nicéphore Phocas se dirigea aussitôt vers la Crète et débarqua sans rencontrer de résistance¹. L'issue du premier combat livré aux Sarrasins fut complètement favorable à l'armée impériale; les Sarrasins furent taillés en pièces et un grand nombre d'entre eux furent massacrés. Après avoir obtenu ce premier avantage, Nicéphore marcha sur Candie où les débris de l'armée arabe s'étaient réfugiés. Tandis qu'il dressait autour de la ville un camp retranché, la flotte grecque stationnait dans le voisinage et bloquait les abords de Candie. A peine établi devant les remparts de cette ville, le général byzantin confia à un de ses meilleurs officiers, Nicéphore Pastilas, le commandement d'un petit corps de troupes chargé de butiner dans les environs; Pastilas était un soldat de mérite, habile et intrépide, mais il ne possédait pas sur ses hommes l'ascendant de Nicéphore. Les Grecs commandés par Pastilas se répandi-

¹ Consulter, sur l'expédition de Nicéphore Phocas en Crète, les *Histoires* de Léon Diacre (édit. Niebuhr, Bonn, 1828, liv. I et II); les récits de cet auteur, puisés à des sources authentiques, méritent toute confiance. — Cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, XVI, 68 et suiv.

rent sans ordre et sans prudence dans les campagnes avoisinantes; au premier abord ils ne rencontrèrent aucune résistance et se livrèrent au pillage. Les Sarrasins, profitant de ce désordre, fondirent sur les Grecs et en massacrèrent le plus grand nombre; Pastilas lui-même succomba après des prodiges de valeur; les débris du corps qu'il commandait, poursuivis par l'ennemi, rentrèrent honteusement au camp de Nicéphore.

Nicéphore Phocas, après avoir adressé les plus sévères reproches aux fuyards, se mit en mesure de réparer l'échec qu'il venait de subir. Des prisonniers l'informèrent qu'une armée de quarante mille Sarrasins se rassemblait non loin de Candie pour tenter une diversion et débloquer la ville. Le général byzantin résolut de prévenir l'ennemi; prenant avec lui l'élite de ses troupes, il se dirigea de nuit vers l'endroit où campaient les Sarrasins; ceux-ci, attaqués à l'improviste, tombèrent en grand nombre sous les coups des Grecs. Pour jeter l'épouvante parmi les assiégés, Nicéphore Phocas eut recours à un moyen que la barbarie des mœurs de cette époque ne saurait faire excuser: il fit couper les têtes des nombreux Sarrasins qui jonchaient le sol; les unes furent fixées sur des lances qu'on plaça sur les retranchements devant la ville de Candie; quant aux autres, les Grecs s'en servirent comme de projectiles, et les Sarrasins reculèrent, saisis d'horreur, en voyant rouler à leurs pieds dans les rues de la ville les têtes de leurs infortunés frères d'armes.

Nicéphore Phocas marcha contre les remparts de la

ville avec toutes ses forces disponibles et tenta un assaut, mais les Sarrasins combattirent avec toute l'ardeur que donne le désespoir et ils réussirent à repousser l'attaque. Reconnaisant que ses efforts étaient infructueux, le général byzantin ne voulut pas tenter pour le moment une seconde attaque; comme la ville était hermétiquement bloquée, il pensa prendre les habitants par la famine. Il passa tout l'hiver suivant devant les murailles de Candie, consacrant son temps à fabriquer de nouveaux engins de siège et à exercer ses troupes.

Au printemps, Nicéphore Phocas, comptant sur l'épuisement des assiégés, conduisit ses troupes à l'assaut; tandis qu'il formait son armée en bataillon carré, une femme se présenta sur les remparts et prononça, contre les assiégeants et leur général, de sinistres paroles d'imprécations; elle ne tarda pas à se repentir de son audace; un archer grec, sans se laisser émouvoir par ses gestes et son langage, lança contre elle un trait qui l'atteignit et la tua.

Nicéphore fit aussitôt avancer le bélier et les autres machines de guerre et il s'efforça d'ouvrir une brèche dans les murs de la ville; ses efforts ne tardèrent pas à être couronnés de succès: deux tours et le mur qui les séparait tombèrent sous les coups du bélier. Les troupes impériales pénétrèrent alors dans la ville, mais dans chaque rue elles durent livrer un nouveau combat. Les Sarrasins se défendirent avec un acharnement sans exemple. Nicéphore, honorant leur bravoure et usant

de clémence, chercha à sauver du massacre les débris de la garnison. Il recommanda à ses soldats d'épargner tous ceux qui se rendraient. C'est ainsi qu'en 961 la ville de Candie, dernier boulevard des Sarrasins en Crète, tomba au pouvoir des Grecs.

La ville que l'armée impériale avait emportée d'assaut contenait d'immenses richesses; depuis un siècle et demi, les Sarrasins y rassemblaient le produit de leurs pirateries et de leur pillage. Nicéphore se réserva, pour son triomphe, la plus belle partie du butin et abandonna le reste aux soldats. Lorsque la ville eut été entièrement dépouillée des richesses qu'elle contenait, le général byzantin fit raser les murs et construisit sur une hauteur voisine une forteresse à laquelle il donna le nom de *Téménos*; il y plaça une garnison et laissa dans le port un certain nombre de brûlots destinés à défendre la forteresse du côté de la mer. Avant de retourner à Constantinople, Nicéphore soumit presque sans coup férir le peu de villes crétoises qui n'avaient pas encore déposé les armes; il rentra dans la capitale de l'empire, accompagné des acclamations universelles. Il triompha dans le cirque au milieu d'un immense concours de population; les Byzantins n'avaient pas vu depuis longtemps de si magnifiques dépouilles; le triomphateur traînait à sa suite des quantités énormes d'or et d'argent monnayés, de somptueux vêtements brodés en or, des tapis de pourpre, des meubles de luxe, des armes damasquinées; puis venaient en grand nombre des esclaves des deux sexes, tous re-

vêtus de robes blanches. L'empereur reçut avec beaucoup d'égards l'émir Curupe qui avait honoré sa défaite par sa bravoure; Curupe passa le reste de sa vie à Constantinople, où l'empereur lui accorda une pension considérable¹.

CHAPITRE II

L'île de Crète sous les dominations grecque et vénitienne. — Insurrections successives des Crétois contre le joug vénitien (jusqu'à la fin du XIII^{me} siècle).

La conquête de Nicéphore Phocas rétablit en Crète la domination grecque jusqu'à l'époque de la quatrième croisade. Cette domination ne fut interrompue que par une courte révolte sous le règne d'Alexis Comnène; deux Crétois, Carycas et Rhapsommate, organisèrent une insurrection, l'un en Crète, l'autre dans l'île de Chypre; mais la population des deux îles ne paraît pas avoir embrassé avec enthousiasme la cause des deux

¹ Nous ne quitterons pas ce sujet sans rappeler que le siège de Crète a inspiré à un poète du temps, Théodose le Diacre, une épopée en cinq chants, dédiée à Nicéphore Phocas. — Voy. ce poème dans la collection des écrivains byzantins, édit. Niebuhr. Bonn, 1828, p. 261 et suiv.

ambitieux qui s'étaient mis à la tête du mouvement. Jean Ducas prit la route de la Crète, et les insurgés mirent bas les armes avant même qu'il fût arrivé; suivant Anne Comnène, les Crétois restés fidèles à l'empire s'étaient réunis contre le rebelle et l'avaient massacré¹.

A l'époque de la quatrième croisade, lorsque les vainqueurs, maîtres de Constantinople, s'occupèrent du choix d'un souverain, trois seigneurs se trouvèrent recommandés d'une manière toute particulière aux suffrages des électeurs. C'étaient le marquis de Montferrat, général de la croisade; Baudouin, comte de Flandre, qui en avait été le promoteur; et le doge de Venise, Henri Dandolo. La majorité des suffrages s'étant prononcée en faveur du comte de Flandre, il fut proclamé empereur. Il avait été convenu d'avance que celui des deux candidats français qui ne serait pas élevé au trône obtiendrait, avec le titre de roi, l'île de Candie et tout ce que l'empire possédait au delà du Bosphore; ce fut le lot de Boniface, marquis de Montferrat. Mais il préféra échanger le pays situé sur la côte d'Asie contre la province de Thessalonique; il

¹ Le récit de Zonare est moins détaillé que celui des autres historiens byzantins, voici ce qu'il dit de cette révolte : « Les îles de Chypre et de Crète furent aussi sur le point de se révolter, la première à la sollicitation et sous la conduite de Carycas qui voulut lui faire secouer le joug de l'Empereur, pour la soumettre à son obéissance, et l'autre par le crédit et l'autorité de Rhapsommate qui avait le même dessein; mais l'un et l'autre ayant échoué, elles revinrent peu de temps après sous la domination de l'Empire. »

rapprochait ainsi ses possessions des états du roi de Hongrie, dont il était devenu le beau-frère par son mariage avec Marguerite, veuve de l'empereur Isaac.

Par une convention datée d'Andrinople le 12 août 1204, le marquis de Montferrat vendit l'île de Crète à la république de Venise, représentée par Marc Sanuto et Ravane de Vérone, mandataires du doge Henri Dandolo¹. La vente s'effectua moyennant une somme de mille marcs d'argent que les Vénitiens s'engagèrent à payer au marquis de Montferrat; ils lui remirent en outre quelques terres situées en Occident et dont le revenu devait être évalué par un tiers. Candie devint ainsi l'une des possessions les plus importantes de la Sérénissime République dans la mer Méditerranée.

En 1205, sous le règne du doge Pierre Ziani, une flotte vénitienne, composée de trente et une galères, mit à la voile pour aller prendre possession des îles que la république s'était réservées. Elle débarqua sur les côtes de Candie une armée dont Rainier Dandolo et Roger Premareni prirent le commandement; il suffit d'une seule campagne pour soumettre l'île tout entière; Jacques Thiepolo reçut le titre de duc et fut chargé de gouverner la Crète. Mais, comme le remarque Daru, le savant historien de Venise, la soumission de l'île avait été trop rapide pour être sincère. Les Crétois, qui brûlaient de rendre l'indépendance à leur pays, trouvèrent

¹ Voy. le texte de la convention dans les *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, herausgegeben von Dr Tafel und Dr Thomas. Wien, 1856, I, 513 et suiv.

des auxiliaires inattendus : les Génois, jaloux de la puissance vénitienne, voyaient avec inquiétude leurs rivaux former d'importants établissements dans les mers de l'Orient ; dès l'année 1207, les Génois fomentèrent des troubles en Crète et déterminèrent le comte de Malte à se mettre à la tête des mécontents. C'est donc en 1207, deux ans après la conquête, que s'ouvre le premier acte du drame mémorable qui devait ensanguanter la Crète pendant tant d'années. Les insulaires déployèrent une indomptable énergie pour secouer le joug de l'étranger ; les Vénitiens attribuèrent l'héroïque résistance des Crétois à l'inconstance, à la perfidie. Mais, comme l'a dit M. de Sismondi, il était aussi facile de l'expliquer par des vertus que par des vices.

L'insurrection des Crétois en 1207 força le duc de Candie et les généraux vénitiens à se rembarquer. La république fit alors partir de nouvelles troupes pour Candie ; le comte de Malte, se souciant peu de continuer la lutte, abandonna les insurgés qui furent bientôt obligés de déposer les armes.

Lorsqu'on apprit à Venise que l'insurrection était entièrement domptée, on proposa au sein du sénat de démolir toutes les places fortes de l'île. Rainier Dandolo protesta contre cette opinion et déclara généreusement qu'il se chargerait de pourvoir à ses frais à l'entretien et à la garde des fortifications.

Les Vénitiens avaient forcé les Crétois par la violence et la terreur à reconnaître leur autorité, mais ils n'avaient nullement réussi à se concilier l'affection de

leurs nouveaux sujets. Il importait à la Sérénissime République que sa domination sur l'île s'établît d'une manière durable; elle eut alors recours à un moyen qu'employaient souvent les Romains: le sénat décida, en 1211, d'envoyer en Crète une colonie vénitienne, composée en nombre égal de nobles et de vilains. Les colons des deux catégories reçurent des terres et des habitations qui furent prises sur les biens confisqués des insurgés. Il fut stipulé dans l'acte de fondation que les colons seraient toujours prêts à prendre les armes pour défendre la domination vénitienne soit contre les insulaires, soit contre tout autre ennemi¹.

Les colons vénitiens furent reçus en Crète par le duc Thiepolo, qui les mit en possession de cent trente-deux fiefs de haubert ou chevalerie, et de quatre cent huit fiefs d'écuyers. L'île tout entière fut divisée en un certain nombre de districts et à la tête de chacun de ces districts on plaça un *capitaine*, magistrat auquel on conféra des attributions administratives.

La république de Venise comptait sur l'influence de ses colons pour établir son autorité morale sur les populations crétoises, mais il n'en fut rien. Au commencement de l'année 1213 éclata une nouvelle insurrection qui prit pour chef un des membres de la puissante famille des *Agiostéphanites*; sous ses ordres, les Crétois attaquèrent de nuit les Vénitiens établis dans les environs de Lassiti; ils en tuèrent le plus grand nombre et

¹ Voy. l'acte de fondation dans les *Urkunden*, II, 129 et suiv.

réduisirent les autres en captivité. Enhardis par le succès, les insurgés s'emparèrent de Sithia et de Mirabello, puis, comme leur nombre augmentait sans cesse, ils finirent par déclarer ouvertement la guerre au duc Thiepolo. Le mouvement révolutionnaire devint si général que Thiepolo se vit hors d'état de lui tenir tête; il appela à son aide un vassal de la république de Venise, Marc Sanuto, qui était lui-même d'origine vénitienne, et qui à la fin de la quatrième croisade avait reçu en partage les îles de Naxos et de Paros. Sanuto débarqua dans l'île avec quelques troupes et s'unit au duc de Crète pour soumettre les insurgés; ceux-ci résistèrent avec un indomptable courage, mais ils finirent par succomber devant le nombre. Le succès de ses armes, la conscience de l'important service qu'il avait rendu à Venise, éblouirent le duc de Naxos; il se persuada qu'il pourrait facilement se rendre maître de l'île et ajouter ce beau fleuron à sa couronne. Il ne fut pas difficile à Sanuto de trouver un prétexte pour se brouiller avec Thiepolo; dès lors il chercha à saisir une occasion favorable pour accomplir ses ambitieux desseins. Un jour du mois de juin, comme le blé manquait sur le marché, des agents de Sanuto, feignant d'être pressés par la faim, se mirent à crier : aux armes ! Les Crétois, dont le chef Sevasto Scordilis était d'accord avec Sanuto, saisirent avec enthousiasme la nouvelle occasion qui leur était offerte de secouer le joug de Venise; ils se réunirent aux émeutiers et s'emparèrent avec eux de Candie; ils envahirent le palais du duc

Thiepolo; ce dernier, qui se trouvait alors dans la maison de Marc Tonisto, se déguisa en femme, franchit les murailles de la ville et se réfugia à Téménos qu'il entourra de fortifications. Les troupes restées fidèles à Venise rejoignirent le duc de Crète à Téménos et il ne tarda pas à reprendre l'offensive; il remporta quelques avantages sur son rival et recouvra Lassiti. Thiepolo avait immédiatement informé le gouvernement vénitien de ce qui se passait dans l'île, et bientôt l'on put voir aborder au port de Kalilimenes de nombreuses troupes commandées par Dominique Quirini et Sébastien Bethani. Avec ces renforts le duc de Crète se mit résolûment en campagne; il marcha à la rencontre de Marc Sanuto et lui offrit le combat; mais le duc de Naxos qui n'avait pas des forces égales à celles de ses adversaires refusa avec obstination de livrer bataille; il se flattait de l'espoir qu'en temporisant il forcerait le duc de Crète à renoncer à la partie et à quitter l'île. Le duc de Crète comprit fort bien le jeu de son ennemi et il ne se laissa pas prendre au piège. Comme les accidents du terrain l'empêchaient d'atteindre Sanuto, il renonça à le poursuivre et feignit de se retirer à Téménos; mais à peine y fut-il arrivé qu'il se remit en route; il partit de nuit pour Candie et arriva au point du jour sous les murs de la ville; il fit jeter des échelles contre les remparts, pénétra dans l'enceinte et réussit à s'emparer de la ville sans effusion de sang; il fit aussitôt arrêter et jeter dans les fers Etienne Sanuto, frère du duc de Naxos, et d'autres Crétois ou Vénitiens

compromis dans l'insurrection. La perte de Candie porta le dernier coup à la cause de Marc Sanuto ; il reconnut qu'il lui était impossible de lutter davantage avec des forces supérieures et il se résigna à abandonner la Crète ; il conclut dans ce but une convention détaillée avec le duc Thiepolo ¹.

Quatre ans s'écoulèrent après les événements que nous avons sommairement racontés et la Crète parut rendue à la tranquillité ; mais en 1217, sous le règne du duc Paul Quirini, éclata une nouvelle insurrection qui, au premier abord, fut considérée comme insignifiante, mais qui atteignit rapidement des proportions considérables. Voici quelle fut l'origine du conflit :

Pierre Filacanevo, gouverneur de Bonrepar, fit enlever secrètement des chevaux et des bêtes de somme appartenant à Jean Scordilis, l'un des hommes les plus riches et les plus estimés du pays ; Constantin dit Sevasto Scordilis et d'autres Grecs s'empressèrent de déférer cet acte arbitraire au duc de Crète qui ordonna péremptoirement au gouverneur de restituer ce dont il s'était indûment emparé. Mais Filacanevo ne s'étant pas pressé d'accomplir les ordres de Quirini, les Grecs s'insurgèrent à l'instigation de Jean Scordilis et enlevèrent, par voie de représailles, un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme appartenant aux Vénitiens ; puis ils commencèrent à diriger des incursions sur les possessions des Vénitiens. Dans le but de

¹ Voy. cette convention dans les *Urkunden*, II, 159 et suiv.

couper le mal à sa racine, Paul Quirini rassembla à la hâte une petite armée qu'il envoya sous les ordres de P. Tonisto et de Jean Gritto à la rencontre des Crétois. Mais ces troupes eurent l'imprudence de s'engager dans les tortueux défilés des montagnes; elles furent assaillies à l'improviste par les insurgés commandés par Constantin Sévastos et Théodore Millisinos et il suffit aux Crétois d'un combat de quelques instants pour mettre les Vénitiens en complète déroute; ces derniers laissèrent sur le champ de bataille un de leurs chefs, Gritto, et rentrèrent précipitamment à Candie pour y apporter la nouvelle du désastre.

Si l'on en juge par un document publié dans les *Urkunden* de MM. Tafel et Thomas¹, il paraît probable que cette révolte ne se termina guère qu'en 1219, époque où fut conclu un arrangement entre le duc régnant Dominique Delphino et plusieurs Crétois, entre autres Constantin Sévastos et Théodore Millisinos. Cette convention attribuait à ces personnages plusieurs fiefs importants et stipulait en outre une sorte d'amnistie générale qui devait effacer jusqu'au souvenir des luttes entre Crétois et Vénitiens. Une clause de la même convention permet de constater que la domination vénitienne avait encore à cette époque beaucoup de peine à s'établir; en effet, il y est stipulé que les Vénitiens pourront circuler sans danger dans toutes les parties de l'île et qu'ils ne pourront être astreints à aucune taxe ou redevance.

¹ Voy. II, 210 et suiv.

En 1230, Scordilis et Millissinos levèrent une seconde fois l'étendard de la révolte; le duc régnant, Jean Storlado, craignant de ne pouvoir à lui seul comprimer l'insurrection, appela à son aide Marc Sanuto, le duc de Naxos dont il a été déjà question; en même temps il s'occupa de fortifier la ville de Suda. Les Crétois, apprenant que Storlado faisait venir des renforts des îles de l'Archipel, prirent une résolution qui aurait pu être fatale à la domination vénitienne: ils se décidèrent à envoyer auprès de Jean Vatacès, empereur de Trébizonde, des députés chargés de lui déférer la souveraineté de l'île; ils lui demandaient en même temps d'envoyer des troupes à leur secours. Jean Vatacès n'hésita pas un instant à accepter les propositions qui lui étaient faites et envoya au secours des insurgés une nombreuse flotte et une armée qui débarqua dans l'île. Marc Sanuto montra dans cette occasion le fond de son caractère; dès que les troupes impériales eurent abordé sur les côtes de la Crète, il se retira dans ses possessions, laissant les Vénitiens dans le plus grand embarras; il y a tout lieu de croire qu'il fut corrompu par l'empereur. Quoi qu'il en soit, les Crétois, appuyés par les troupes impériales, reprirent aussitôt l'offensive et mirent le siège devant les principales forteresses occupées par les Vénitiens; ils s'emparèrent ainsi successivement de Retimo, de Milopotamo et de Castro-Nuovo. Par contre, ils échouèrent devant le fort de Bonifazio, ce qui donna aux renforts vénitiens le temps d'arriver; les Vénitiens dégagèrent les abords de cette

place et réussirent ainsi à sauver la domination de la Sérénissime République, mais il fallut les efforts persévérants et successifs de plusieurs ducs pour réduire d'une manière définitive l'insurrection.

Les deux successeurs immédiats de Storlodo furent Nicolas Tonisto et Barthélemy Gradonico; ils ne réussirent pas à comprimer entièrement l'insurrection. A la mort de B. Gradonico, deux conseillers, Jean Ardizon et Marc Molini, prirent le commandement des forces militaires dirigées contre les rebelles; pour écraser les dernières traces de l'insurrection, ils vinrent mettre le siège devant le fort de Sitia qui était encore occupé par les Crétois. Ils poussaient vigoureusement leurs opérations, lorsqu'une flotte composée de douze galères parut tout à coup sur les côtes de l'île. C'était l'empereur de Nicée, Jean Vatacès, qui l'envoyait au secours des Crétois. Molini leva aussitôt le siège et revint à Candie avec l'armée de terre; mais Jean Ardizon se mit à la tête de la flotte vénitienne et s'avança à la rencontre de l'ennemi. Le combat s'engagea dans la baie de Suda; les rebelles, postés sur le rivage, lançaient sur les Vénitiens des pierres et des flèches. Le chef vénitien Ardizon fut grièvement blessé pendant le combat qui dura depuis le point du jour jusqu'à midi. L'issue de ce combat fut douteuse et, si l'on en croit l'historien vénitien, les Grecs qui avaient éprouvé la valeur et la constance de leurs adversaires renoncèrent à continuer la lutte et se retirèrent.

Les Crétois ne se résignèrent jamais à accepter le

joug vénitien; à dater de l'époque où nous sommes parvenus jusqu'au règne de Nicolas Navigaioso (1261), des mouvements partiels éclatèrent successivement dans l'île; tous les efforts des ducs de Crète furent consacrés à les réprimer. Ces luttes continuelles réduisirent peu à peu le nombre des colons vénitiens et en 1252 le doge Marino Mauroceno, dans le but de consolider la domination de la république, accorda soixante-quinze fiefs nouveaux à un certain nombre de Vénitiens. Le même acte ¹ qui fondait en Crète une nouvelle colonie féodale prescrivait la construction d'une ville à Punto-Spada. Cette ville, qui s'éleva sur l'emplacement de l'antique Kydonia, prit le nom de la Canée.

En 1271, Jean Belegno arriva dans l'île avec le titre de duc; il apaisa assez facilement des troubles qui s'y étaient élevés, puis il renvoya à Venise les renforts qu'il avait mandés. Cette dernière circonstance ranima les espérances des frères Georges et Théodore Cortazzi qui appartenaient à l'une des familles les plus considérables de l'île; l'armée vénitienne étant moins nombreuse, ils saisirent avec empressement l'occasion qui leur était offerte de fomenter une nouvelle insurrection. On ne peut guère s'imaginer quelle eût été l'issue de ce nouveau mouvement, si le duc de Crète n'avait pas rencontré un auxiliaire inattendu au sein même de ses adversaires. Alexis Calergi, l'un des hommes les plus marquants du pays par ses richesses et sa

¹ Voy. cet acte dans les *Urkunden*, II, 470 et suiv.

naissance, mit son influence à la disposition de Belegno pour comprimer l'insurrection. Si Calergi se rangea ainsi du côté des ennemis de son pays, ce n'est pas sans doute qu'il fût, en principe, favorable à leur domination, mais on peut supposer que sa conduite en cette occasion lui fut dictée par quelque motif peu avouable et qu'il obéit peut-être aux suggestions d'un amour-propre froissé. Quoi qu'il en soit, Calergi unit les forces dont il disposait à celles du duc Belegno et ils marchèrent ensemble contre les rebelles qu'ils atteignirent sur les bords de la rivière Apossolemi, et qu'ils mirent en complète déroute. Ce premier revers ne réussit pas à décourager les frères Cortazzi; ils réunirent de nouvelles troupes et ils se remirent en campagne en 1272, au moment où un nouveau duc, Marino Zéno, débarquait en Crète avec des renforts.

Zéno n'était pas un habile général; il se laissa entraîner à poursuivre les Crétois qui se retiraient devant lui pour le faire tomber dans un piège; il les poursuivit ainsi jusque dans les plus étroits défilés; les Crétois se retournèrent alors et reprirent l'offensive; ils fondirent sur les Vénitiens et en firent le plus affreux carnage. Le duc lui-même tomba mortellement blessé dans la mêlée.

Ce désastre émut et inquiéta le sénat de Venise qui, en 1274, envoya en Crète le duc Marino Mauroceno avec des troupes d'élite. Mais les résultats de la nouvelle expédition furent défavorables aux Vénitiens. En 1276, un autre duc, Pierre Zéno, fut encore plus mal-

heureux; une défaite le força à s'enfermer avec les restes de son armée dans les murs de Candie; Georges Cortazzi fit subir à cette ville un siège prolongé, mais il ne réussit pas néanmoins à s'en emparer. Ce fut le duc Marino Gradonico qui rétablit en Crète la supériorité des armes vénitiennes; il aborda sur les côtes de l'île en 1278 et vainquit les insurgés dans un combat décisif. Comme il était à la tête de forces beaucoup plus considérables que celles des Crétois, les frères Cortazzi reconnurent l'inutilité de continuer la lutte et, désespérant de l'avenir, se décidèrent à quitter leur patrie. Les insurgés, abandonnés à eux-mêmes, déposèrent les armes et firent leur soumission, inaudissant leurs vainqueurs.

La tranquillité semblait à tout jamais rétablie en Crète, mais c'était un calme trompeur; le feu couvait sous la cendre. Alexis Calergi, que nous avons vu associé aux Vénitiens, fut lésé par le duc dans son amour-propre ou dans ses intérêts et leva en 1283 l'étendard de la révolte. C'était un habile général qui connaissait à merveille les ressources de son pays et qui sut en profiter dans la lutte. Il se retira dans les défilés des montagnes et dans des lieux fortifiés par la nature et ne voulut jamais exposer ses bandes de partisans à se trouver en ligne de bataille avec les troupes réglées de la république; il évita obstinément le combat et réussit pendant dix-huit ans à se maintenir hors de toute atteinte, malgré les efforts continuels des Vénitiens

qu'il fatiguait par ses attaques et ses incursions imprévues.

Vers 1293, la domination vénitienne eut à lutter non plus seulement contre les Crétois, mais aussi contre les Génois qui assiégèrent la Canée et réussirent à s'en emparer; ils offrirent à Calergi de s'allier avec lui contre l'ennemi commun, mais le chef crétois refusa. Le séjour des Génois dans l'île fut d'ailleurs de courte durée; ils se retirèrent devant les Vénitiens.

Le sénat de Venise, apprenant la réponse négative de Calergi aux ouvertures des Génois, se persuada que ce chef était disposé à se réconcilier avec Venise et il invita le nouveau duc, Vital Micheli, à traiter avec Calergi. Ce dernier, qui sans doute ne se sentait pas de force à expulser les Vénitiens de l'île, était en effet disposé à traiter avec eux pour mettre un terme à une lutte sans issue; mais d'autre part il entendait sortir du conflit avec une position personnelle améliorée et accrue. Le duc de Crète qui était prêt à tous les sacrifices pour obtenir la soumission de Calergi lui fit les plus larges concessions; non-seulement il lui maintint les anciennes prérogatives dont il jouissait, mais il lui octroya de nouveaux honneurs et augmenta ses revenus. Les délicates négociations entreprises par le duc de Crète aboutirent ainsi et la soumission de Calergi entraîna pour un temps la pacification de l'île.

CHAPITRE III

Nouvelles insurrections. — Domination vénitienne jusqu'à la guerre de Candie, soit jusqu'au milieu du XVII^{me} siècle.

Pendant les premières années du XIV^{me} siècle une tranquillité relative régna en Crète; il semblait que les Grecs se fussent résignés au joug qui pesait sur eux, mais, vers 1332, sous l'administration de Blaise Zéno, éclata une nouvelle insurrection. Pour fréter deux galères destinées à poursuivre les pirates, on frappa les Crétois de nouveaux impôts. Les habitants d'une localité appelée Margariti refusèrent avec violence d'acquitter les nouveaux droits; à leur exemple, ceux d'Arña, d'Anopoli et de Kissamos se soulevèrent et choisirent pour chef Varda Calergi; ils marchèrent sur le fort de Séline et réussirent à s'en emparer, après avoir mis à mort le gouverneur Hermolas Belegno. Enhardis par ce premier succès, les insurgés se rapprochèrent de la ville de Candie et ils se disposaient à l'assiéger lorsque le duc Zéno envoya à leur rencontre un corps d'armée qui les mit en déroute ¹. Le chef du mouvement, Varda

¹ Si l'on en croit Cornélius, dans la *Creta Sacra*, George Calergi, le fils de celui dont nous avons parlé plus haut, prêta son concours aux Vénitiens et marcha avec eux contre ses concitoyens.

Calergi, qui, paraît-il, n'appartenait pas à la puissante famille de ce nom, fut tué dans une rencontre ; sa tête fut envoyée comme un trophée à Candie. La répression qui suivit l'insurrection fut effroyable ; on réussit à faire prisonnier l'un des chefs crétois, Nicolas Pricosiris, et le duc Zéno le fit immédiatement mettre à mort sans autre forme de procès. Quant au village de Margariti qui avait fomenté l'insurrection, il fut réduit en cendres et tous ses habitants furent passés au fil de l'épée.

En 1341, sous le gouvernement du duc André Cornélio, une nouvelle insurrection vint prouver aux Vénitiens que le régime de la terreur ne suffisait pas pour consolider leur conquête. A la tête du mouvement figurait Léon Calergi, le propre frère de celui qui comptait parmi les partisans dévoués des Vénitiens ; Léon Calergi s'associa un chef influent nommé Costa Smerigli. Le duc de Crète eut l'habileté de mettre dans ses intérêts Alexis Calergi qui accepta la tâche ingrate de combattre son frère. Les insurgés furent battus dans une première rencontre, mais Léon Calergi ne perdit pas courage et, rassemblant de nouvelles troupes, vint mettre le siège devant Milopotamo. Alexis accourut une seconde fois et remporta sur son frère une nouvelle victoire qui fut décisive. Léon Calergi, réduit au désespoir, implora la clémence du duc ; il eut l'imprudence de se rendre à Candie où il fut reçu avec bienveillance par le duc qui l'invita à un repas. Averti sans doute du sort qu'on lui destinait, Léon Calergi voulut éviter

le festin et prendre la fuite, mais il fut arrêté par les ordres du duc et jeté dans les fers. On lui fit subir la torture et il fut peu après noyé secrètement dans la mer.

La trahison dont Léon Calergi fut victime n'eut d'autre résultat que de porter à leur comble la haine et la colère des insurgés crétois; en 1347, au moment où le duc Marco Cornélio abordait sur les rives de la Crète avec de nouvelles troupes, l'insurrection subsistait encore; le nouveau duc réussit à s'en rendre maître et légua à son successeur, Marino Grimani (1348), une situation moins difficile.

En 1363, sous l'administration du duc Léonard Dandolo, des troubles nouveaux faillirent encore une fois compromettre la domination vénitienne et ce fut au milieu des Vénitiens eux-mêmes que le danger prit naissance. Pour accomplir au port de Candie d'urgentes réparations, le duc de Crète fit peser sur la colonie vénitienne une nouvelle contribution, fort insignifiante d'ailleurs. Deux Vénitiens des meilleures familles de la république, Titus Venerio et Titus Gradonico, saisirent cette occasion pour soulever le peuple; ils firent arrêter le duc de Crète, ses conseillers, ainsi que d'autres officiers et les jetèrent dans les fers. Les rebelles poussèrent l'audace jusqu'à choisir parmi leurs chefs et leurs adhérents un certain nombre de personnages qui s'emparèrent des rênes du gouvernement. Le sénat de Venise apprit avec une profonde émotion le mouvement complètement inattendu qui avait éclaté à Can-

die ; il en fut d'autant plus accablé que les chefs de l'insurrection étaient tirés des rangs mêmes du patriat vénitien. Le sénat eut d'abord recours à la douceur pour ramener les rebelles à l'obéissance ; il envoya en Crète cinq commissaires pris dans son sein et chargés de traiter avec les insurgés. Mais ces derniers déclarèrent qu'ils étaient décidés à maintenir à tout prix l'indépendance de l'île et à conserver les privilèges qu'ils s'étaient arrogés.

Si l'on en juge par ces faits, il paraîtrait que l'insurrection, qui avait eu pour cause première des rivalités personnelles entre les dominateurs vénitiens, avait rapidement tourné au profit des Crétois et que les chefs du mouvement, quoique vénitiens, réclamaient l'autonomie complète de l'île. Les commissaires du sénat, après avoir constaté l'inutilité de leurs efforts pacifiques, reprirent le chemin de Venise et le gouvernement de la république prit toutes les mesures nécessaires pour dompter l'insurrection par la force. Sur l'avis du doge régnant, Laurent Celse, on décida de commencer les opérations militaires par le siège de Candie. En même temps on obtint des principaux monarques de l'Europe qu'ils ne prêteraient aucun secours à l'insurrection ; de son côté, le pape Urbain V tenta plusieurs démarches soit auprès de la Sérénissime République, soit auprès des Crétois, pour arriver à une transaction ; il invita l'archevêque de Crète à rappeler ses diocésains à l'obéissance. Mais les chefs du mouvement

n'écoutèrent pas mieux les conseils du pape et de l'archevêque que les propositions du sénat.

Le gouvernement de Venise fit alors armer une flotte de trente-trois galères et en confia le commandement à Dominique Micheli auquel il adjoignit cinq provéditeurs. A ces derniers on accorda les pouvoirs les plus étendus pour juger et punir les coupables, mais il leur fut interdit d'accorder aucun pardon aux dix personnages qui étaient les plus compromis.

La flotte vénitienne toucha les côtes de l'île le 1^{er} mai 1364; dès le premier engagement, les insurgés furent mis en complète déroute et réduits à se réfugier dans les parties montagneuses de l'île. Les habitants de la ville de Candie qui avaient pris part à l'insurrection implorèrent la miséricorde du vainqueur. Marco Grondonico qui avait usurpé le titre et les fonctions de duc de Crète fut saisi et décapité avec un certain nombre de ses principaux adhérents. Quelques jours suffirent pour compléter la soumission de l'île¹, mais, comme toujours, le triomphe des armes vénitiennes ne fut que passer. A peine les troupes de la république eurent-

¹ « La conquête de Candie n'avait coûté que trois jours. La nouvelle en fut reçue à Venise avec des transports de joie. On célébra cet heureux événement par des fêtes, par des tournois, auxquels d'illustres étrangers prirent part. Vingt-cinq gentilshommes y parurent, menant chacun dix dames vêtues de brocard d'or. Le doge présidait à ces brillantes solennités du haut d'une estrade placée sur le portique de St-Marc. Il avait à sa droite Pétrarque dont la présence rappelait une autre espèce de triomphe » (Daru, Histoire de Venise, t. II, p. 22 et 23).

elles quitté le sol de la Crète, que les frères Calergi relevèrent l'étendard de la révolte, associant à leur dessein ceux des colons vénitiens qui n'avaient pas fait leur soumission. Ce nouveau mouvement se termina comme le précédent par la défaite des Grecs et de leurs alliés; les vaincus eurent la lâcheté de livrer aux Vénitiens les trois Calergi et les autres chefs de l'insurrection; ces malheureux payèrent de leur tête le crime d'avoir mis en péril la domination vénitienne.

A dater de la grande tentative révolutionnaire de 1363, la population crétoise, domptée et humiliée, s'inclina, mais en frémissant, devant le joug vénitien; elle avait fait à la cause sacrée de l'indépendance tous les sacrifices que lui dictait son ardent patriotisme; prolonger la lutte dans des conditions aussi défavorables, c'était consommer à tout jamais la ruine du pays. Les Crétois, décimés et accablés, se résignèrent à attendre des jours meilleurs. Aussi, pendant le cours du XV^{me} siècle, la domination vénitienne ne fut-elle troublée par aucune insurrection de quelque importance; une ou deux conspirations, dirigées par d'obscurs meneurs, restèrent sans écho et les Vénitiens purent pendant un siècle considérer l'ère des agitations populaires comme entièrement terminée.

Mais, au commencement du XVI^{me} siècle, de nouveaux symptômes de malaise et de mécontentement se manifestèrent dans les districts de Sélino, de Sfakia et de Rhiza; les habitants de cette région se réunirent à ceux de certains villages situés à quelque distance de

la plaine de la Canée et tous ensemble refusèrent d'obéir aux autorités vénitiennes. Ils avaient pour chefs Georges Gadhanole, natif de Krustogherako, les Pateropuli de Sfakia et quelques autres familles des Archontopuli¹. Georges Gadhanole, qui paraît avoir joui d'une très-grande considération, revêtit les fonctions de « Recteur (Ῥετωρ) » de ces districts; il organisa une administration complètement indépendante des Vénitiens et les impôts furent dès lors acquittés entre les mains d'agents crétois. Cet état de choses, qui atteignait et sapait la domination vénitienne dans sa racine même, paraît s'être introduit sans violence et sans agression.

Un jour le « recteur » crétois se présenta chez Francesco Molini, seigneur vénitien qui habitait dans le voisinage de la Canée et lui demanda la main de sa fille pour Pierre « le plus beau et le plus brave de ses fils². » La démarche était des plus téméraires, mais Georges Gadhanole pensa peut-être la rendre plus acceptable, en annonçant qu'après le mariage de son fils il renoncerait en sa faveur au mandat qu'il tenait de

¹ Les principaux éléments du récit qui va suivre sont empruntés à une relation citée par le voyageur Pashley et comprise dans les *Raccolta Correr*, avec le numéro 766. Voici le titre de cette relation : Racconto di varie cose successe nel regno di Candia dall' anno 1182 che si sono rubellati dalla devotione all' Imperio Greco, sino l'anno 1669 che resto al poter dell' Imperio Ottomano. Formato dal Sign. Trivan. Pub^{co} nodaro Ducale.

² Trivan, l. c. fol. 29. E il più bello e bravo di tutti li altri miei figliuoli.

ses concitoyens. Gadhanole se flattait sans doute de l'espoir que cette dernière circonstance influerait sur la décision de Molini; en effet, l'alliance projetée pouvait amener un rapprochement ou une réconciliation durable entre les autorités vénitiennes et les Crétois qui avaient secoué le joug.

Molini parut flatté de la proposition qui lui était faite et accueillit avec faveur la demande de Gadhanole. Aussitôt le recteur remit à son fils un anneau en or massif et les fiançailles furent immédiatement célébrées. Le jeune Crétois donna un baiser à sa future épouse et plaça l'anneau à son doigt ¹. Il fut convenu que les noces auraient lieu le dimanche suivant dans la demeure de Molini à quelque distance de la Canée. Le noble vénitien devait mander pour la circonstance un notaire et quelques amis ². Il fut aussi convenu que la suite de Gadhanole et de son fils ne dépasserait pas cinq cents hommes. Les Crétois se retirèrent après les fiançailles sans supposer un seul instant qu'on préméditât contre eux un odieux guet-apens ³.

Le lendemain des fiançailles, Molini se rendit auprès du gouverneur de la Canée et obtint de lui qu'il prêterait son concours à un coup de main destiné à écraser la rébellion. Pour écarter tout soupçon et assurer en même temps le succès de son horrible dessein, Mo-

¹ « La bacio, e gli mise l'anelo in dito, baciandola pure anco il vecchio suo padre. »

² « Tre o quattro gentiluomini. »

³ « Spensierati d'ogni altro sospetto. »

lini continua tous les préparatifs de la cérémonie nuptiale. Mais, pendant ce temps, le gouverneur de la Canée ne restait pas inactif; il réunit dans la ville environ dix-sept cents fantassins et cent cinquante cavaliers.

La veille du jour fixé pour les noces, Molini, accompagné de cinquante de ses amis ou de ses proches, se rendit de la Canée à sa villa d'Alikiano pour mettre la dernière main aux préparatifs. Sur son ordre, on fit rôtir cent moutons et cent bœufs et on se mit en mesure de donner à la fête tout l'éclat et la solennité désirables.

Le « recteur grec » arriva à Alikiano le dimanche matin, accompagné d'environ trois cent cinquante amis et d'une centaine de femmes. Molini leur fit l'accueil le plus cordial et le plus flatteur; les fêtes commencèrent aussitôt. Les Grecs, sans défiance, acceptèrent l'hospitalité des Vénitiens; ils prirent place à table, burent, mangèrent, se livrèrent tout entiers aux plaisirs qui leur étaient libéralement offerts. Les Vénitiens versaient à profusion les vins les plus exquis et les plus capiteux; après des libations prolongées, les Crétois tombèrent dans un état d'ivresse qui facilita l'accomplissement du crime prémédité. Peu après le coucher du soleil, une fusée lancée de la ville voisine avertit le châtelain d'Alikiano que les troupes de la république se mettaient en route. Peu après, elles franchirent le seuil du château; les Crétois, dispersés et sans défense, furent couverts de chaînes. Au point du jour,

le recteur grec, l'infortuné fiancé et un de ses frères furent conduits devant le château et pendus, par ordre de Molini et du représentant officiel de la Sérénissime République. La haine sanguinaire des Vénitiens ne se contenta pas de l'exécution de ces trois victimes. Trois membres de la famille Musurus furent fusillés et les autres pendus aux arbres voisins. La famille des Kondi comptait seize membres présents ; huit d'entre eux furent pendus, et les autres furent envoyés aux galères. Puis on divisa le reste des prisonniers en quatre catégories ; les premiers furent pendus aux portes de la Canée, les seconds à Krustogherako, où la rébellion avait pris naissance ; ce village fut en outre complètement rasé ; d'autres malheureux formant la troisième catégorie furent pendus près du château d'Apokorona et les derniers sur les montagnes qui séparent Laki de Thériso, au-dessus de Meskla, village où s'était retiré Gadhanole avant le fatal événement. Après avoir raconté avec les plus minutieux détails ces hideux exploits, le chroniqueur vénitien ne craint pas d'ajouter : « Ainsi fut anéantie la rébellion, et tous ceux qui étaient restés fidèles et dévoués à Dieu et à leur prince, furent à la fois rassurés et consolés¹. »

Mais le sénat de Venise ne jugea pas la répression suffisante ; il lui fallait encore du sang et des ruines. Il investit un provéditeur nommé Cavalli de pleins pou-

¹ « E li huomini fideli e divoti di Dio e del loro Principe sollevati e consolati. »

voirs pour extirper jusqu'aux dernières racines de la révolte¹. Un soir, un peu avant minuit, le provvediteur sortit de la Canée, accompagné de nombreuses troupes; il surprit le village de Potigniac, non loin de la Canée. Les soldats vénitiens traînèrent les habitants hors de leurs maisons, puis ils mirent le feu au village. Le soir même, les ordres sanguinaires du sénat de Venise furent exécutés à la lettre; douze des principaux villageois furent pendus²; « pour inspirer plus d'épouvante, » le provvediteur fit rechercher quatre femmes enceintes appartenant aux principales familles de la localité et « leur faisant ouvrir le corps avec un couteau, il fit arracher l'enfant qui allait naître³; » c'est ainsi que la république se vengeait de ceux qui avaient bravé son autorité. Cependant, Cavalli ne jugea pas la répression suffisante; tous les prisonniers furent conduits dans la ville voisine et un grand nombre d'entre eux furent mis à mort⁴. Ceux qui échappèrent au dernier supplice furent déportés dans des îles voisines. On compte à peine cinq ou six Crétois qui réussirent à se soustraire au sort cruel qui les attendait; ils trouvèrent asile dans les villages de Murniès et de Kertomadhès⁵.

¹ « Per l'estirpazione degli huomini seditiosi. »

² « Dodici dei più primati. »

³ « Per maggior spavento fece ritrova quatro donne gravide, moglie de Capurioni, le quali con cortellazzi fece aprire il loro ventre e cavatioli fuori i bambini-questo atto veramente fece grandissimo terrore a tutto il contado. »

⁴ « Fece prima decapitar et appiccar una quantita di loro. »

⁵ Giulio de Garzoni, dans son rapport au Sénat, fait sans doute

Après avoir semé la terreur dans l'île entière, Cavalli ordonna à tous les Grecs de Kastel-Franko, d'Apokorona, de Sfakia, de Sélino et de Kissamos de se rendre à la Canée pour y faire leur soumission. Quelques-uns se hasardèrent à se présenter, mais la plupart, redoutant une trahison ou un guet-apens, refusèrent de se rendre à l'appel du provéditeur. Aussitôt on confisqua leurs biens et on mit leurs têtes à prix. Puis, pour compléter la série de ces actes odieux, Cavalli déclara que vie sauve et grâce entière seraient accordées à chacun des proscrits qui présenterait à la Canée « la tête de son père, de son frère, de son cousin ou de son neveu. » Comme le dit un éminent écrivain, les provéditeurs de Venise pouvaient tout pour punir, rien pour pardonner. On alla plus loin encore dans cette voie odieuse : tout Crétois qui apportait la tête d'un des proscrits fut autorisé à réclamer vie sauve pour un de ses parents. C'était une sanglante prime accordée à la trahison et à l'assassinat. C'est de cette manière qu'on racheta la vie de plusieurs malheureux¹.

Un jour un prêtre appartenant à la famille des Paterizapa entra dans la ville de la Canée accompagné de ses deux fils et de deux de ses frères ; chacun d'entre

allusion à ces procédés de Cavalli, lorsqu'il dit en parlant de Sfakia : « Si sono quelle genti alle volte mostrate disobedienti alla Serenita V. et hanno convenuto li magistrati darli sacco e tagliarne a pezzi molti, et altri levare dalle proprie abitazioni, come fece l'Eccellentissimo Cavalli, con giusta causa nota alla serenita V. »

¹ « In tal modo furono seguiti diversi accomodamenti, e non in altro modo. »

eux portait à la main un hideux trophée, une tête humaine; ceux qui avaient péri victimes de la barbarie vénitienne étaient le fils du prêtre, son gendre, l'un de ses frères et deux de ses neveux. Les cinq Crétois placèrent leurs sanglantes offrandes devant Cavalli et les autres représentants de Venise et leur déclarèrent en versant des larmes amères quelles étaient les têtes qu'ils leur livraient¹.

Lorsque la terreur eut ramené tous les Crétois à la soumission la plus aveugle, le providiteur Cavalli fut rappelé à Venise et l'ère des représailles et des sinistres vengeances fut close.

CHAPITRE IV

Guerre et siège de Candie. — Capitulation de Morosini. — Les Vénitiens perdent la Crète (de l'an 1644 à 1669).

Comme le prouvent les nombreuses tentatives que nous avons racontées dans les précédents chapitres, il n'était pas réservé aux patriotes crétois de soustraire

¹ « Le gitto alla presenza del Sr Cavalli et delli altri Rappresentanti, e con amarissime lacrime rappresentava a quali fussero esse teste. »

eux-mêmes leur île à la domination vénitienne. Tous leurs efforts dans ce sens restèrent infructueux et la Crète resta courbée sous le joug des provéditeurs de la Sérénissime République. L'heure de la délivrance ne sonna jamais pour elle, car une autre puissance, celle-là même qui domine encore en Crète, avait jeté des yeux de convoitise sur la reine de l'Archipel. Les Crétois, asservis par Venise, pouvaient-ils prévoir qu'un jour le despotisme de la république leur paraîtrait léger, en comparaison du joug odieux des Turcs ?

En 1644 les galères de Malte s'emparèrent d'un vaisseau que le sultan envoyait à la Mecque et d'une flotte marchande qui se rendait au Caire. Le vaisseau pris par les Maltais portait une sultane avec un fils qu'elle avait eu d'Ibrahim. Les chevaliers résistèrent à toutes les réclamations que le sultan leur fit adresser et emmenèrent les deux captifs à Malte. La mère y mourut de douleur; l'enfant fut confié à des moines qui en firent un dominicain¹.

Lorsque le sultan eut connaissance de ces faits, il en témoigna la plus violente colère. Il fit mander devant son vizir les ambassadeurs de France et d'Angleterre, le baile de Venise et le résident des Provinces-Unies; son irritation n'allait rien moins qu'à les rendre responsables des actes commis par les chevaliers. Les ministres se défendirent de leur mieux en alléguant

¹ Nous avons tiré tous les détails du récit qui va suivre de l'*Histoire de Venise* de Daru, t. V, l. xxxiii, p. 1 à 96.

avec raison que l'ordre de Malte formait un état indépendant et en déclinant toute responsabilité. Le grand-vizir Méhémet, qui était aussi habile qu'entreprenant, profita de la colère qui dominait son maître, pour lui proposer la conquête de Candie. Le seul grief que la Turquie eût le droit d'invoquer était que les galères maltaises, après avoir capturé les vaisseaux turcs, étaient venues mouiller sur les côtes de la Crète. Or, comme l'avait déclaré le représentant de Venise, ce fait purement accidentel n'impliquait aucune connivence de la part de la république. Quoi qu'il en soit, le sultan entra aisément dans les vues de son ministre et on procéda aussitôt aux préparatifs d'une lointaine expédition. On rassembla dans tous les ports de la Turquie une flotte et une armée considérables. En même temps on déclarait officiellement que ces préparatifs n'étaient nullement dirigés contre la Crète. Le sénat vénitien, dont on connaît l'esprit soupçonneux et défiant, n'attacha pas une entière confiance aux protestations pacifiques de la Turquie. Il fit armer à Candie une escadre de vingt-trois galères et ordonna d'y rassembler les milices de l'île qui étaient d'ailleurs fort mal organisées. Mais au mois de mars 1645, le sultan, pour donner plus complètement le change, déclara officiellement la guerre à l'ordre de Malte et annonça que la flotte turque allait se diriger contre l'île occupée par les chevaliers. Mais, quand le grand vizir jugea qu'elle devait être à la hauteur de Candie, il fit arrêter le baile de Venise et lui exposa tous les griefs, réels ou prétendus, que l'em-

pire ottoman avait contre la république. Le 24 juin, on apprit avec stupeur à Venise que la flotte turque avait débarqué cinquante mille hommes près de la Canée et que cette armée, commandée par le capitán-pacha Jussuf, s'était déjà emparée du fort Saint-Théodore¹ dont le commandant, Blaise Juliani, s'était fait sauter avec sa garnison.

A peine ces désastreuses nouvelles furent-elles parvenues à Venise qu'on prit à la hâte toutes les mesures nécessaires pour résister à une agression aussi inattendue. On leva des troupes et on mit en état tous les vaisseaux qu'on avait sous la main. Le sénat de Venise fit de son mieux pour intéresser toutes les puissances étrangères au sort de la plus précieuse de ses colonies. Les puissances d'Italie, le pape, le grand-duc de Toscane et l'ordre de Malte se réunirent à l'Espagne pour mettre à la disposition de la république une flotte de vingt galères.

Dans l'intervalle, les Turcs poussaient avec vigueur le siège de la Canée; pendant cinquante-sept jours, la garnison résista avec une indomptable énergie; le 17 août, elle soutint encore un assaut, mais ce fut le dernier. Elle capitula aussitôt après, sortit de la place le 22 avec tous les honneurs de la guerre et alla

¹ Le prince Puckler-Muskau (Voy. Entre l'Europe et l'Asie, voyage dans l'Archipel) mentionne une tradition qu'il a recueillie sur les lieux mêmes; suivant la légende, il existe encore près de l'emplacement présumé du fort St-Théodore une caverne creusée par les boulets de canon au moyen desquels les Vénitiens cherchèrent à débusquer les Turcs de leur position.

grossir les rangs des troupes vénitiennes stationnées à la Suda.

La prise de la Canée constituait pour les Vénitiens un échec des plus graves et livrait aux Turcs une des positions les plus importantes de l'île; on le comprit à Venise et le sénat fit appel au dévouement de tous les citoyens pour les préparatifs de l'expédition.

Une nombreuse flotte se trouva bientôt rassemblée dans le port de Venise; elle comptait entre autres vingt et une galères des divers princes d'Italie. On confia le commandement de ces forces imposantes à Jérôme Morosini, mais cette première campagne, commencée sous d'heureux auspices, n'aboutit à aucun résultat appréciable, car la discorde s'établit entre les Vénitiens et leurs alliés.

En 1646, les Vénitiens entreprirent une nouvelle campagne; il s'agissait pour eux de reprendre à tout prix la Canée et de défendre les nombreuses places qu'ils possédaient encore. Dans ce but, Jérôme Morosini bloqua de toute part la Canée, tandis qu'un de ses parents, Thomas Morosini, faisait une croisière aux Dardanelles. Ces opérations n'obtinrent pas le résultat désiré; Jean Capello, nommé à son tour généralissime, ne montra aucune des qualités que réclamaient les circonstances; il fit preuve d'indécision et les Turcs en profitèrent pour investir les places de Retimo et de la Suda. C'est sur ces entrefaites que la France envoya dans les eaux de la Crète un renfort de neuf vaisseaux; la république reconnut ce service en inscrivant le cardinal Mazarin

au nombre de ses patriciens. Capello n'eut pas le temps de mettre à profit ce renfort, car il fut rappelé et mis en jugement. Son successeur, l'amiral Grimani, rendit quelque lustre aux armes vénitiennes et remporta de signalés succès à Négrepont, à Chio, à Mitylène, mais, malgré tous ses efforts, il ne réussit pas à empêcher les Turcs de ravitailler la Canée.

Au commencement de l'année 1648, un effroyable désastre atteignit la flotte vénitienne; assaillis par une tempête, vingt-huit vaisseaux, parmi lesquels le vaisseau-amiral, furent perdus et périrent avec tous ceux qui les montaient. Léonard Mocenigo remplaça Grimani dans le commandement des forces navales de la république, mais, malgré tous ses efforts, il ne put pas parvenir à interrompre les communications entre la Canée et la Morée; aussi les Turcs qui recevaient continuellement de nouveaux renforts et des approvisionnements firent-ils rapidement de redoutables progrès.

La même année, les Turcs se sentirent assez forts pour commencer le siège de Candie qu'ils entourèrent d'une ligne de circonvallation. Le capitain-pacha tenta plusieurs assauts successifs, mais la résistance intrépide de Mocenigo et de la garnison vénitienne les fit échouer. Dans les six premiers mois du siège les Turcs perdirent vingt mille hommes et ils se virent réduits à suspendre momentanément les opérations du siège pour attendre des renforts. Néanmoins à Venise il s'était formé un parti considérable qui penchait pour l'abandon de l'île; ce parti l'aurait probablement em-

porté, si l'on n'eût appris que le sultan Ibrahim venait d'être déposé, puis étranglé. Cette circonstance et l'accueil défavorable que la nouvelle cour fit aux propositions de la République ranimèrent le zèle des Vénitiens. Ils apprirent en même temps que leur flotte venait de remporter une éclatante victoire sur les Turcs, dans la rade de Foschia, à l'embouchure de l'Hémos.

L'armée turque continuait avec tenacité le siège de Candie et les amiraux vénitiens ne pouvaient parvenir ni à détruire la flotte turque, ni à empêcher l'armée de Candie de recevoir des renforts. C'est alors que les Vénitiens conçurent l'audacieux projet de porter la guerre dans les Dardanelles, au cœur de l'empire. Riva, le vainqueur de Foschia, fut chargé de l'exécution de ce projet, et il alla croiser à l'entrée du détroit, mais il ne put empêcher la flotte turque de le franchir en 1651. Le généralissime Mocenigo alla à la rencontre de Riva et l'atteignit près de l'île de Paros; un combat terrible s'engagea entre les deux flottes; l'issue fut complètement favorable aux Vénitiens qui prirent aux Turcs dix vaisseaux dont l'un portait soixante canons, en brûlèrent cinq autres et firent quatre à cinq mille prisonniers.

La victoire de Paros rendit aux Vénitiens la domination, au moins apparente, sur l'Archipel, mais n'empêcha pas les débris de la flotte turque de se jeter dans la Canée et d'y débarquer des renforts.

Le successeur de Mocenigo, Pierre Foscolo, en arrivant à Candie, n'y trouva que misère et désespoir; il eut à

comprimer une sédition des Albanais qui menaçaient, si leur solde n'était augmentée, de livrer aux ennemis deux bastions dont la garde leur avait été confiée. Après avoir ramené les révoltés à l'obéissance, Foscolo se remit en mer et poursuivit le capitán-pacha, qu'il contraignit à se réfugier à Rhodes après avoir perdu quelques vaisseaux.

A la fin de l'année 1653, Mocenigo reprit le commandement supérieur des forces vénitiennes dans le Levant. Peu après, le 6 juillet 1654, huit vaisseaux vénitiens, commandés par l'amiral Joseph Delphino, livrèrent à la flotte turque tout entière l'un des plus glorieux combats de cette guerre. Aucun des bâtiments vénitiens ne voulut se rendre; ils sombrèrent ou sautèrent tous, à l'exception du navire amiral, qui parvint à s'échapper après avoir soutenu une lutte vraiment héroïque contre quatorze vaisseaux tures. Ces cruels revers causèrent la mort de Mocenigo qui fut remplacé par François Morosini.

La guerre se prolongeait sans amener de solution; la République, dont les ressources s'épuisaient dans une lutte inégale, chercha, par tous les moyens, à intéresser les puissances européennes au sort de sa colonie; mais ses efforts furent pour le moment infructueux, et l'on se borna à des vœux stériles.

Abandonnés à eux-mêmes, les Vénitiens ne se laissèrent pas décourager, et de 1655 à 1657, ils remportèrent trois grandes victoires au passage des Dardanelles, mais, malgré ces brillants succès mariti-

mes, ils ne réussirent pas à dégager Candie, dont les Turcs continuaient le siège.

En 1660 les Vénitiens parvinrent à obtenir de la France un secours de quatre mille hommes; d'autre part, le duc de Savoie, suivant l'exemple de Louis XIV, mit à la disposition de la République deux régiments commandés par le marquis de Ville, habile homme de guerre. Enhardis par ces renforts inattendus, les Vénitiens tentèrent un coup de main sur la Canée, mais la tentative échoua, le marquis de Ville perdit près de quatre cents hommes et se vit forcé de se retirer.

En 1667 des négociations s'ouvrirent entre les représentants de la Porte et de la République, mais elles n'aboutirent à aucun résultat. Les conditions posées par le grand vizir n'étaient pas acceptables, et, des deux côtés, on se prépara à recommencer les hostilités avec une nouvelle vigueur. L'armée assiégeante comptait quarante mille combattants et huit mille pionniers; elle s'éleva dans la suite au chiffre de soixante-dix mille hommes. Ces troupes étaient placées sous les ordres immédiats du grand vizir Kiupergli. Candie n'était alors défendue que par neuf mille hommes environ. Le capitaine-général, François Morosini, y amena encore trois mille hommes; mais la garnison était évidemment insuffisante pour résister à l'armée assiégeante. L'état-major de l'armée vénitienne comptait les noms les plus illustres de la République et de nombreux volontaires; le capitaine-général Morosini avait sous lui le marquis de Ville,

qui commandait l'infanterie, les provéditeurs Bernard Nani, Donato, Pisani, Moro, etc.; et entre autres volontaires illustres, le chevalier d'Harcourt, de l'ordre de Malte, MM. de Maisonneuve, Langeron, Montausier, des Ganges, etc. La ville de Candie possédait une forte enceinte, flanquée de sept bastions; les fossés étaient larges et profonds; il y avait sur les remparts plus de quatre cents pièces de canon, et dans la ville des munitions de guerre et des approvisionnements considérables.

Telle était la situation des deux armées, lorsque, le 22 mai 1667, le grand vizir vint établir son quartier-général devant la place. Son artillerie lançait des boulets de plus de cent livres, et il fit fondre dans son camp les plus gros canons qu'on eût encore vus en Europe. Les opérations du siège furent poussées avec une fiévreuse activité. Du 22 mai au 18 novembre il y eut, suivant le journal du siège, trente-deux assauts, dix-sept sorties, et de part et d'autre on fit sauter la mine six cent dix-huit fois. En six mois la garnison perdit quatre cents officiers, trois mille deux cents soldats, et l'armée turque plus de vingt mille hommes.

L'hiver de 1668 s'écoula sans apporter de grands changements dans l'état du siège; mais, tandis que l'armée turque recevait continuellement de nouveaux renforts, les assiégés n'obtenaient que des secours de peu d'importance. L'Europe tout entière avait alors les yeux fixés sur les héroïques défenseurs de Candie,

mais la sympathie des puissances ne se traduisait par aucun sacrifice réel. Toutefois les péripéties romanesques de cette guerre de géant, comme l'appelait le marquis de Montbrun, eurent le don de frapper l'imagination, et l'on vit de nombreux officiers et soldats, appartenant à la meilleure noblesse des pays chrétiens, quitter famille et patrie, pour aller se couvrir de gloire sur les remparts de Candie.

Les Turcs déployaient une énergie et combattaient avec un acharnement qui croissait de jour en jour. Dans un des nombreux assauts que commanda le grand vizir, les assiégeants perdirent jusqu'à deux mille hommes. Les jeunes seigneurs français que le duc de la Feuillade avait amenés à Candie, se fatiguèrent bientôt des lenteurs du siège. Ils voulurent tenter une action d'éclat et faire une sortie pour dégager les abords de la ville, Morosini s'y opposa, et l'événement prouva qu'il avait raison ; ils méconnurent ses avis, et comme le capitaine-général refusait de s'associer à leur tentative téméraire, ils se risquèrent tout seuls. Au premier abord, ils réussirent à expulser les Turcs de quelques redoutes et à leur faire abandonner deux cents pas de terrain ; les deux cent quatre-vingts chevaliers, la Feuillade en tête, combattirent comme des héros ; ils tuèrent huit cents hommes à l'ennemi et en mirent quatre cents autres hors de combat, mais, après les plus brillants exploits, ils furent forcés de se retirer, pour ne pas être enveloppés. Ils avaient perdu dans le combat les comtes de Villemor, de Tavannes, un jeune

fil du marquis de Fénelon et quarante autres des leurs. Cette glorieuse, mais inutile sortie réduisit à presque rien le secours amené par le duc de la Feuillade. Les débris de cette petite troupe se rembarquèrent peu de jours après pour la France.

Les Vénitiens étaient complètement épuisés; le gouvernement de la République demandait de toutes parts des secours aux puissances étrangères. Un Morosini réussit à intéresser Louis XIV au sort des défenseurs de Candie; le roi de France fit partir, aussitôt après le retour de la Feuillade, un corps de six mille hommes sur 27 bâtiments, escortés par quinze vaisseaux de guerre. D'autre part, comme la défense de Candie exigeait des sommes immenses, le pape Clément IX consentit à supprimer quelques couvents sur le territoire de la République, et permit de vendre leurs biens pour les appliquer aux besoins de l'Etat. Une partie du trésor de St.-Marc reçut la même destination. Néanmoins l'argent manquait encore pour solder la garnison; c'est alors que Morosini, le provvediteur Cornaro et quelques autres, se dépouillèrent spontanément de tout ce qu'ils possédaient pour satisfaire les soldats.

Le 19 juin 1669, la flotte française, commandée par le duc de Beaufort, l'ancien *roi des Halles*, débarqua les six mille hommes qu'envoyait Louis XIV et qu'il avait placés sous les ordres du duc de Navailles.

Cette fois encore, les généraux français méconnurent et méprisèrent les conseils des officiers vénitiens;

il leur en coûta cher, car ils compromirent le succès de l'expédition. A peine arrivés, ils annoncèrent à Morosini qu'ils se proposaient de tenter une sortie; leur témérité et leur présomption étaient telles qu'ils voulaient l'effectuer dès le lendemain de leur arrivée. Tout ce que Morosini put obtenir, ce fut un délai de quatre jours. Le 25 juin, les Français ayant à leur tête les deux chefs de l'expédition, le duc de Navailles et le duc de Beaufort ainsi que d'autres gentilshommes de marque, un Choiseul, un Castellane, un Colbert, se rangèrent en silence entre les murs et l'ennemi. C'était avant le jour; ayant aperçu dans l'obscurité, un corps de troupes qui s'avavançait, ils fondirent sur lui; c'était un détachement d'Allemands qui était sorti pour les appuyer. Reconnaissant leur erreur, ils se jetèrent dans la tranchée que les Turcs abandonnèrent. Mais au milieu du combat, quelques barils de poudre restés dans les batteries, prirent feu. Les Français s'imaginant que le terrain était miné, s'effrayèrent; bientôt la panique et la confusion devinrent générales et les Français prirent la fuite du côté de la place. Les Turcs revenant de leur surprise profitèrent aussitôt de l'avantage qui leur était offert; ils poursuivirent les fuyards dont ils massacrèrent plus de cinq cents. Il fallut le feu des remparts et l'arrivée de toute la garnison pour couvrir cette honteuse retraite. Dans cette malheureuse sortie, les Français perdirent entre autres le duc de Beaufort, le comte de Rozan, les marquis de Lignière, d'Uxelles, etc.

Le duc de Navailles, découragé par ce revers, suivit l'exemple de la Feuillade, il se disposa à partir avec les troupes qu'il avait amenées. Rien ne put le décider à ajourner son départ, ni les instances des officiers vénitiens, ni les représentations du clergé, ni même les supplications des habitants. Navailles quitta l'île le 21 août, deux mois après son arrivée. Le départ des Français jeta la confusion et le découragement dans les rangs de la garnison. Allemands, Maltais, Italiens, tous partirent, abandonnant lâchement Morosini et les Vénitiens.

On pouvait considérer la situation de Candie comme désespérée; la place n'était plus qu'un monceau de ruines défendu par quatre mille habitants et une poignée de braves qui avaient survécu à soixante-neuf assauts, quatre-vingts sorties et à l'explosion de deux mille mines; les circonstances étaient telles que le moindre assaut pouvait livrer la ville aux Turcs. Morosini se décida à traiter, et il envoya auprès de Kiupergli un émissaire chargé des négociations. Les pourparlers durèrent du 28 août au 6 septembre 1669. Les héroïques défenseurs de Candie avaient inspiré aux Turcs tant de respect et d'estime, que le grand-vizir accorda à la garnison les conditions les plus honorables et les plus avantageuses. Il fut convenu que les Vénitiens abandonneraient Candie, mais on leur accorda douze jours pour l'embarquement. Ils obtinrent le privilège d'emporter toutes les pièces d'artillerie qui avaient été introduites à Candie depuis l'ouverture

du siège. On stipula, en outre, que les habitants de la ville seraient libres de partir avec la garnison et d'emporter tous leurs effets. L'île tout entière devint possession ottomane, sauf toutefois les Grabuses, Spina, Longa et la Suda, trois ports qui restèrent aux Vénitiens. En échange de cette cession, la République devait garder ses conquêtes en Dalmatie et en Bosnie.

Les habitants de Candie ne purent pas se résigner à rester dans leur patrie livrée aux infidèles; quinze bâtiments et une quarantaine de chaloupes reçurent les Vénitiens Candiotes ainsi que les restes de la garnison; de nouveaux malheurs les attendaient: ils furent assaillis par la tempête qui en fit périr une partie et en jeta plusieurs sur les côtes d'Afrique.

Certes, le traité conclu par Morosini était des plus honorables; néanmoins il fut accueilli à Venise par des murmures. On le ratifia, parce que la République ne pouvait songer à continuer la guerre; mais il se trouva dans le Sénat un patricien assez déloyal pour proposer la mise en accusation de Morosini, comme coupable d'avoir traité avec la Porte sans autorisation préalable. Le procès qu'on intenta à l'héroïque défenseur de Candie n'eut pas de suite, parce que la République se trouva bientôt réduite à avoir de nouveau recours à son talent et à son patriotisme éprouvé.

Par les immenses sacrifices qu'elle s'imposa pendant cette longue guerre, la République prouva toute l'importance qu'elle attachait à la possession de l'île de Candie. On assure que la guerre avait coûté à Venise,

cent vingt-six millions de ducats, et que sa dette s'était accrue de soixante-quatre millions.

CHAPITRE V

La Crète sous la domination turque.— Premiers épisodes du mouvement de 1821.

A peine les Turcs eurent-ils conquis la Crète, qu'ils s'empressèrent d'y organiser leur domination. L'île fut divisée d'abord en quatre, puis en trois pachaliks, ou *sandjaks*; les trois pachas, en général à peu près indépendants l'un de l'autre, résidaient l'un à la Canée, l'autre à Retimo, le troisième à Candie, autrement dit *Megalo-Kastro*. Chacun de ces sandjaks comprenait un certain nombre de grands et de petits fiefs viagers, nommés les uns *ziamets* et les autres *timars*¹. La province de Candie renfermait huit grands et quatorze cents petits fiefs; dans la province de la Canée on comptait cinq ziamets et quatre dans celle de Retimo; en outre, la première fournissait huit cents et la seconde trois cent cinquante timars. Ainsi à la féodalité vénitienne se substitua la féodalité ottomane. La

¹ Voy. L'île de Crète, par George Perrot, p. 153 et 154.

domination turque ne tarda pas à embrasser toute l'étendue de l'île, car la forteresse des Grabuses fut livrée aux Turcs avant l'expiration du XVII^e siècle par la trahison de deux officiers calabrais de la garnison, mécontents du commandant (1692). Au commencement du siècle suivant, des conventions particulières firent aussi tomber Suda et Spina-Longa entre les mains des Turcs (1715).

Si le joug vénitien pesa lourdement sur la population crétoise, celle-ci eut à se plaindre plus vivement encore de l'oppression des Turcs. Le découragement et le désespoir saisirent les chrétiens de l'île, et l'on vit alors se produire un phénomène remarquable : une notable partie de la population crétoise renouça à la foi de ses pères pour embrasser l'islamisme. Ce fait s'explique en partie par l'incroyable oppression sous laquelle gémissaient les chrétiens de Candie. Ils étaient livrés sans pitié aux passions féroces, aux caprices et à la licence d'une soldatesque indisciplinée qui parfois n'épargnait pas même ses chefs. Quant aux pachas, qui auraient dû mettre toute leur ambition à réprimer les abus, ils toléraient, encourageaient même tous les excès. Administrateurs et soldats, tous exploitaient et pressuraient à l'envi les malheureux habitants de l'île. De temps en temps le gouvernement central se décidait à frapper les plus coupables, lorsque les exactions étaient par trop scandaleuses. Ainsi, en 1728, suivant Hammer, le *defterdar* de Candie, Osman-Effendi fut mis à mort pour avoir désorganisé

par ses déprédations le service des fermages, et, plus encore, pour avoir falsifié quatre firmans et contrefait les visas de la chancellerie et jusqu'au chiffre du sultan¹.

On se formera une idée du régime odieux qui pesait sur l'île de Crète, lorsqu'on saura qu'aucun chrétien n'était maître ni de sa terre ni de sa maison, ni de sa femme ni de ses filles. Lorsqu'un Turc s'éprenait de la fille d'un Grec, il cherchait l'occasion de la surprendre hors de la maison paternelle et l'enlevait de force, sans que la famille outragée eût aucun recours.

Partout où la propriété n'est pas scrupuleusement garantie par les lois et les institutions, agriculture, commerce, industrie, tout périclité; c'est ce qui se passa en Crète. Les Vénitiens avaient laissé l'île dans un état relatif de richesse et de prospérité. La domination turque tarit les sources mêmes de la production. Le sol fertile de la Crète promettait à l'agriculteur les plus riches récompenses; mais le malheureux Crétois avait-il quelque intérêt à féconder la terre de ses sueurs, lorsque les janissaires et le pacha pouvaient prélever, sur le fruit de sa récolte, la part du lion? L'agriculture alimentait le commerce; le sol une fois abandonné, le commerce lui-même en subit le contre-coup et l'exportation se réduisit à rien. Enfin, pour comble de malheur, la nourriture malsaine, l'avilissement moral qui accompagne le despotisme, l'oisiveté

¹ Hammer, Hist. de l'Empire ottoman, XIV, 209.

et tous les maux qui lui servent de cortège favorisèrent le développement de certaines maladies épidémiques ou contagieuses, telles que la lèpre. Cette dernière maladie exerça dans l'île les plus épouvantables ravages.

C'est ainsi que la population chrétienne diminua chaque année dans une proportion considérable. Dans les temps de sa prospérité, la Crète avait compté jusqu'à un million deux cent mille habitants. A la fin du XVIII^{me} siècle, les Grecs étaient réduits au nombre de cent cinquante mille, tandis que la population musulmane de l'île était à peu près de deux cent mille âmes.

En 1770, les Sfakiotes s'associèrent à la désastreuse insurrection, provoquée par la Russie. Le mouvement fut dirigé en Crète par un certain Maître Jean (δάσκαλος Ιάννης), le plus riche propriétaire de Sfakia. Dès que les premiers succès de l'insurrection de Morée furent connus en Crète, Maître Jean en profita pour fomenter un mouvement à Sfakia. Au premier abord la fortune parut favoriser les Sfakiotes. Maître Jean, plein d'espérance, se rendit à Paros pour se concerter avec Orlof et pour combiner avec lui une campagne décisive. Mais Orlof n'était pas à la hauteur de son rôle, il perdit du temps et permit ainsi à la soldatesque albanaise de reconquérir la Morée. L'entreprise des Sfakiotes échoua complètement. Les pachas rassemblèrent des troupes, marchèrent contre eux, les vainquirent en plusieurs rencontres et finirent par

soumettre tout le pays, malgré l'énergique résistance de Maître Jean. Pour saisir ce chef dévoué, les Turcs ne craignirent pas d'avoir recours aux plus lâches moyens. Trompé par leurs promesses, Maître Jean se rendit auprès du pacha de Megalo-Kastron : dès qu'on fut sûr de le bien tenir, on l'arrêta et il fut pendu à Candie comme brigand ¹.

Au commencement du XIX^{me} siècle, les misères du peuple crétois paraissent avoir atteint leur comble ; mais, tel était l'abaissement où l'oppression avait plongé ce peuple naguère indomptable, qu'il ne s'associa pas dès le principe à l'insurrection grecque. A vrai dire, ce fut en grande partie le clergé grec qui paralysa le mouvement patriotique en Crète. Le clergé ne craignit pas de prêter l'appui de son autorité au gouvernement musulman ; il exhorta le peuple au maintien de l'ordre et l'engagea, de la manière la plus pressante, à ne pas s'associer aux funestes entreprises des insurgés. Il publia des circulaires dans lesquelles il exposait, d'une manière quelque peu ironique, tous les bienfaits dont les Crétois étaient redevables à la Sublime Porte, et leur conseilla de prendre bien garde, s'ils tenaient à leur salut, de ne pas se soulever « comme les ingrats Péloponnésiens, induits à la révolte par de perfides conseils. » Peut-être les exhortations des ministres du culte auraient-elles pleinement réussi à conso-

¹ Voy. pour plus amples détails : L'Ile de Crète, par M. George Perrot, p. 190 et suiv.

luder la domination turque, si l'instruction qui émancipait le peuple n'avait pas fait quelque progrès dans l'île. Plusieurs Crétois établis hors de leur pays avaient été initiés aux mystères de l'*Hétairie*, association fondée par Constantin Rhigas, et qui se proposait pour but final l'émancipation complète de la Grèce, mais qui pensait avec raison atteindre ce but par l'éducation et l'instruction des masses. Grâce à l'initiative des Crétois qui faisaient partie de l'Hétairie, des écoles furent fondées dans l'île. Mais en 1821, les Turcs qui ne régnaient que par l'ignorance, firent fermer toutes les écoles et jetèrent les instituteurs en prison ; ils cherchèrent à excuser cette mesure, en déclarant que sous le masque de l'instruction on cherchait à enflammer le patriotisme de la jeunesse et à la soulever contre la domination musulmane.

Telle était la situation, lorsqu'au mois de mai de la même année, la populace musulmane fanatisée réclama à grands cris du pacha de la Canée l'arrestation de l'évêque de Kissamos. Peu de jours après, dans une nouvelle émeute, la populace obtint qu'on lui livrât le prisonnier ; la foule le traîna demi-nu dans les rues, puis le pendit hors de la ville. Cette sanglante exécution surexcita les Turcs ; ils demandèrent de pouvoir massacrer tous les chrétiens qui se trouvaient dans les villes. Le mois du Ramazan interrompit ces effervescences populaires ; mais, le 30 juin, le pacha publia un *fetva* ou décret qui ordonnait l'extermination des chrétiens. Le même jour commencèrent les meur-

tres et le pillage de la cathédrale. Pendant la nuit une foule furieuse parcourut les campagnes, livrant tout à feu et à sang, égorgeant ou pendant tous ceux qu'elle rencontrait. Pendant quinze jours, le marché de la Canée fut rempli de femmes et d'enfants captifs qu'on vendait comme esclaves.

Les Sfakiotes, peuple montagnard qui avait conservé une liberté relative au milieu de l'oppression générale, se préparèrent alors à résister; ils envoyèrent des députés auprès des Abadiotes leurs voisins, qui descendent, dit-on, des Sarrasins établis dans l'île au IX^m^e siècle; une alliance fut conclue entre les deux tribus auxquelles s'associèrent les Rhizotes, les Messarites, les Apocoronites et d'autres encore.

Les aspirations des Crétois insurgés firent place à l'enthousiasme, lorsqu'ils apprirent la nouvelle des victoires éclatantes remportées par leurs frères du continent hellénique; ils se rangèrent en frémissant sous les ordres d'un chef appartenant à la riche et puissante famille de Kourmoulidès ¹.

A la nouvelle des hideux massacres qui avaient eu lieu dans l'île, un jeune Crétois, nommé Antoine Melidoni, était accouru de l'Asie Mineure avec tous les Crétois qui s'y trouvaient. Le pacha de la Canée, informé de son arrivée et connaissant peut-être son intrépide courage, conçut le projet de le corrompre; il char-

¹ Cette famille dont la demeure patrimoniale était située à Chusé dans la fertile plaine de Messara avait adopté l'islamisme, mais en secret elle continuait à pratiquer la religion chrétienne.

gea de cette mission un renégat du nom d'Ali-Sepher. Le patriotisme de Melidoni était à l'épreuve de toute tentative de ce genre. Il répondit à l'émissaire turc : « Les Sfakiotes n'ont jamais payé tribut aux divers conquérants qui se sont emparés de la Crète ; comme un hommage à la puissance de votre sultan, ils envoyaient jusqu'à présent, pour satisfaire votre rapacité, quelques sacs de marrons récoltés sur leurs montagnes et quelques provisions de glace. A l'avenir vous ne recevrez de nous et de nos rochers que des balles et des pierres. »

Le 29 juin, les Sfakiotes et leurs alliés marchèrent au nombre de neuf cents sur la Canée, sur Retimo et sur Apokorona. Ils livrèrent aux Turcs plusieurs combats heureux, de telle sorte que ces derniers se virent obligés de se renfermer dans leurs forteresses ; en même temps ils envoyaient à Megalo-Kastron demander du secours.

La vengeance des Turcs atteignit en premier lieu les chrétiens de Megalo-Kastron. Le pacha y avait attiré, dès le début de l'insurrection, les évêques des *éparchies* orientales pour lui servir d'otages. Le 5 juillet 1821, les portes de la ville furent fermées, puis une troupe de fanatiques pénétra dans l'église, y tua d'abord soixante-quinze laïques, l'archevêque Gérasimos et cinq évêques. Enivrés de sang et de rage, ils se répandirent dans la ville, tuant, violant les femmes, mutilant les hommes, se livrant à toute sorte d'atrocités. On évalue à plus de sept cents le nombre

des hommes qui périrent sous le fer à Megalo-Kastron. Il est impossible de savoir à quel moment le massacre aurait cessé, si le pacha n'avait pas lui-même donné l'ordre d'arrêter cette boucherie, non pas qu'il eût la moindre compassion pour les victimes, mais parce qu'il tenait à ne pas perdre le profit que lui rapporterait la vente des chrétiens, comme esclaves. Le massacre de Megalo-Kastron ne fut malheureusement pas un fait isolé; dans la plupart des endroits où les Turcs l'emportaient en nombre, les mêmes scènes se renouvelèrent. Ainsi à Sitia, un aga, nommé Hadji-Afendaki réunit tous les chrétiens de la localité, au nombre de deux cents, dans une cour où il les fit massacrer.

Après ces sinistres exploits, les Turcs s'avancèrent à la rencontre des Sfakiotes; ils eurent d'abord l'avantage, mais lorsque les Sfakiotes se virent renforcés de nouvelles bandes commandées par Zélépis et Anagnostis, ils réussirent à repousser les Turcs jusqu'à Retimo. Puis ces chefs investirent la Canée et prirent Armyro, qu'ils fortifièrent. C'en était fait de la domination ottomane, si le pacha de Retimo, à la tête de toutes ses troupes, n'était pas parvenu à débloquer la Canée le 8 août; puis il s'avança, en dévastant toute la contrée, jusque dans la plaine d'Omalon. C'est là que les Sfakiotes et les habitants de Rhiza qui s'étaient rassemblés sous les ordres de Roussos, battirent complètement les Turcs dans un combat qui dura sept heures.

La victoire que les Crétois remportèrent dans la

plaine d'Omalon, surexcita leurs espérances ; c'est alors qu'ils conçurent le projet de se mettre en relations directes avec les chefs du grand mouvement qui se produisait dans la Grèce continentale. Ils demandèrent à Démétrius Ypsilantis de leur envoyer des secours et de leur désigner un chef. Le généralissime de l'armée grecque nomma, en novembre 1821, Michel Afendoulief qui avait la prétention de descendre des Commènes, mais dont l'abord et le caractère étaient peu prévenants.

Le nouveau chef était petit de taille, boiteux et d'un caractère sombre et défiant. Il ne manquait pas d'habileté ou d'intelligence, mais son éducation avait été dirigée en vue de la carrière diplomatique qu'il devait suivre en Russie. Il était fait pour les travaux de cabinet, nullement pour le champ de bataille ; quoi qu'il en soit, il s'annonça aux Crétois par une proclamation datée du 2-14 novembre, et dans laquelle il conviait solennellement tous les Crétois à se ranger sous ses ordres pour assurer le triomphe définitif de la Croix. Il leur montrait les Grecs du continent victorieux sur tous les points, et il conjurait les troupes placées désormais sous ses ordres d'imiter le noble exemple de leurs frères. Aussitôt après avoir lancé sa proclamation, Afendoulief organisa un gouvernement provisoire, promulgua un code militaire, et publia une formule de serment, conçue dans le sens de celle de l'hétairie. Malheureusement pour lui et surtout pour la cause crétoise, il était complètement étranger au pays qu'il était ap-

pelé momentanément à régir, et il était fatalement exposé à commettre des fautes qui devaient nuire à la cause.

Au moment où Afendoulief arriva en Crète, la révolution s'étendait depuis la côte occidentale jusqu'à Retimo. Roussos et d'autres chefs à la tête de trois mille hommes occupaient les défilés et les routes qui conduisent dans ce pachalik. D'autres chefs étaient campés avec deux mille quatre cents hommes près de la Canée, et dans les défilés de Sélino, de Kissamos et de Suda. Enfin, à l'est de l'île, au pied du mont Ida, Antoine Melidoni était établi avec mille hommes. Telles étaient les forces auxquelles l'île de Crète avait confié la tâche héroïque de combattre pour son indépendance.

Le 4 février 1822, Antoine Melidoni engagea le combat hors de Retimo et mit en fuite les Turcs. Ils se réfugièrent dans un vallon situé près de Bryssina; Mélidoni s'empara de la seule issue qui fut praticable et surprit les ennemis dont il fit un grand carnage. Ces succès réitérés engagèrent les Crétois à pénétrer dans la province d'Amari. Une armée ottomane les atteignit à Janacari le 22 février, mais elle fut entièrement battue. Melidoni fut encore victorieux dans deux combats successifs.

C'est à cette époque que remonte un épisode qui mit en évidence les nobles et chevaleresques qualités du héros crétois. Une foule de vieillards, de jeunes filles et d'enfants, s'étaient réfugiés dans la délicieuse vallée de Géna. Melidoni pénétra un soir dans cette

verdoyante retraite. Epuisés de fatigue et de douleur, les malheureux qui étaient venus chercher un asile dans cette solitude, s'étaient laissé gagner par le sommeil; couchées à l'ombre des orangers et des amandiers, d'innocentes jeunes filles reposaient sans inquiétude. Plus loin dormaient des enfants et des vieillards, ignorant les dangers qui les menaçaient. Melidoni, ému à l'aspect de ces êtres inoffensifs qui se confiaient à la miséricorde de l'ennemi, dit à son frère Hélie : retirons-nous, ne troublons pas leur repos. Le son de sa voix éveilla une jeune fille, et bientôt l'alarme fut donnée. Mais Melidoni, loin de vouloir imiter la brutalité des Turcs, fit de son mieux pour apaiser les inquiétudes et les terreurs des jeunes filles; il veilla lui-même à leur sûreté, à leur honneur, et les accompagna jusqu'aux murs de Megalo-Kastron; en les quittant, il leur confia pour l'aga ¹ de cette forteresse, la lettre suivante que nous citons textuellement :

« J'ai servi de fils à vos vieillards, de père à vos enfants, de frère à vos femmes : comportez-vous de même envers les prisonniers grecs. Notre révolution se propose l'émancipation d'un peuple opprimé et non l'extermination de la race des Osmanlis. Si vous voulez vivre libres et nos égaux, renoncez à toute obéissance au sultan, et je suis prêt à faire la paix. »

La pacha auquel était adressée cette courte, mais éloquente missive, n'eut d'autre idée que d'atteindre

¹ Aga, commandant en chef, terme militaire.

Melidoni et de réussir à le surprendre. Il sortit de Megalo-Kastron à la tête d'une nombreuse troupe et rejoignit Melidoni près de Phourphoura. Le chef grec descendait tranquillement une colline bordant une rivière lorsque l'ennemi apparut tout à coup. Avec le sang-froid imperturbable qui le caractérisait, Melidoni rangea sa petite troupe en bataille, et, quelques heures après, les Turcs, en pleine déroute, reprenaient en fuyant, la direction de Megalo-Kastron.

Le lendemain de cet engagement, Melidoni prit sa revanche. Au milieu d'un violent orage, mêlé de grêle et de tonnerre, il fondit à l'improviste sur un détachement commandé par le même pacha et qui fut presque entièrement massacré. Trois jours après, cette victoire fut suivie d'une autre. La bravoure et l'habileté de Melidoni remplirent les Turcs eux-mêmes de respect et d'admiration ; le pacha qu'il avait tant de fois vaincu le fit prier de monter sur une colline située vis-à-vis du camp turc, afin qu'il pût le voir avec sa longue vue. Le chef crétois lui répondit par écrit : « Dans quelques jours tu seras prisonnier dans ma tente, et tu auras le loisir de me contempler. »

Les exploits de Melidoni remplirent bientôt l'île entière du bruit de sa renommée. Il devint l'idole des populations qui lui témoignaient leur enthousiasme et leur reconnaissance par des honneurs inusités. La popularité et la considération dont il jouissait ne tardèrent pas à lui susciter des ennemis acharnés.

Roussos, chef des Sfakiotes, conçut le criminel des-

sein de se défaire de son rival. Il porte à Melidoni la nouvelle que le pacha doit coucher le soir même à Abadia, à deux lieues de Phourphoura ; il lui donne le perfide conseil de fondre pendant la nuit sur le camp des Turcs, et de ne pas laisser échapper une si brillante occasion. Roussos espérait que son rival périrait dans l'entreprise. Melidoni, plein de confiance dans son étoile et animé du plus intrépide courage, choisit trois cents Crétois, leur donne des uniformes et des étendards turcs et se met immédiatement en marche. A la tombée de la nuit, il se trouvait à l'entrée d'Abadia ; avec un étonnant mépris du danger, il se rend dans la rue la plus importante du bourg et va frapper à la porte de la maison d'une femme turque chez laquelle le pacha devait loger. Il lui demande en langue turque si le pacha est arrivé. « Et qui êtes-vous ? lui répond-on d'une fenêtre. » « Des Osmanlis, réplique Melidoni, et nous venons de Phourphoura chercher du renfort. Dieu punisse les insurgés ! ils nous massacrent tous les jours. » « Allez vous reposer à l'ombre du prophète, répondit la femme turque, le pacha n'est pas encore arrivé. Deux chefs seulement sont entrés dans notre village. » « Où demeurent-ils ? » « Dans ces blanches maisons, que vous voyez là-bas, ombragées de quelques vieux peupliers. » A l'aide de ces renseignements Melidoni surprit les Turcs, mit les uns en fuite, massacra les autres et s'en retourna vers minuit à Phourphoura, avec un butin considérable.

Ce succès inattendu de Melidoni mit le comble à la

rage et à la jalousie de Roussos qui conçut le funeste projet de l'assassiner la même nuit. Dans ce but, et tout en lui envoyant ses félicitations sur le succès de son expédition, il l'invita à souper. Melidoni, épuisé de fatigue, s'excusa, mais enfin, vaincu par les pressantes instances de Roussos, il accepta l'invitation et se rendit chez lui accompagné du capitaine Kourmoulakis et d'un petit nombre de soldats. A peine les convives étaient-ils assis à table, que Roussos commença à interpellier et à provoquer Melidoni, le traitant d'ambitieux, lui reprochant dans les termes les plus violents et les plus injurieux de lui aliéner l'affection de ses concitoyens; il finit par lui déclarer une haine mortelle. Melidoni, saisi d'une juste indignation, veut se retirer. A ce moment Roussos tire de sa ceinture un pistolet... Kourmoulakis lui arrache l'arme des mains. Une foule de soldats sfakiotes entre et se range du côté de Melidoni qui leur adresse ces nobles paroles :

« Soldats! ma vie a été pleine de périls et de combats; dans l'Asie Mineure, quand le glaive de la proscription planait sur ma tête, les vastes solitudes, les humides cavernes, les sombres tombeaux, m'ont servi tour à tour d'asile; mais, dans mes courses aventureuses, je n'aurais jamais soupçonné que mes jours eussent pu être en danger au milieu de mes compatriotes.

« Depuis longtemps je lutte contre des armées nombreuses et contre des trames occultes; depuis longtemps je dévore en secret les outrages de ce chef, per-

sécuteur de tout talent, de toute vertu. Dès cet instant, je remets entre ses mains le commandement de l'armée, je lui cède une carrière orageuse où je n'ai pu trouver un moment de repos; je lui laisse les remords et j'emporte dans ma retraite une conscience tranquille, seule récompense du juste ! De quoi m'accuserait-il ? Il s'est enrichi des dépouilles de l'ennemi et moi je n'ai qu'une seule tunique ; j'ai conquis deux provinces et je ne possède pas une cabane, pas même une toise de terrain où déposer ma cendre. Soldats ! le tort qu'on me reproche c'est d'avoir su gagner votre affection. En effet, votre amitié est le seul bien que je prise ; si elle n'a pas diminué, combattez pour votre patrie sous les ordres de mon rival, et laissez-moi m'éloigner de vous. »

Après avoir prononcé ces touchantes paroles, Melidoni monte à cheval et part aussitôt pour Rétimo, suivi d'une foule de Sfakiotes qui l'entourent et jurent de mourir sous ses ordres. Au bourg d'Opsygia, les habitants accourent au-devant de lui et le supplient, les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner à la vengeance des Turcs. Mais il résiste à leurs instantes prières. Peu après, Anagnoste, beau-frère de Roussos, rejoint Melidoni et lui annonce que son parent se repent amèrement et désire une sincère et immédiate réconciliation. Melidoni se laisse persuader et se rendit seul chez Roussos. Le traître, caché derrière la porte de sa maison, le voyant arriver, se précipita sur lui et d'un coup de sabre lui fendit la tête. Le héros tomba mortellement blessé et, levant un œil mourant sur son

meurtrier : « Ah !... tu m'as trahi, lui dit-il, je meurs jeune, je regrette de n'avoir pu consacrer mes jours au bonheur de ma patrie. » Lorsque les fidèles compagnons d'armes de Melidoni arrivèrent, ils le trouvèrent étendu sans vie, baigné dans son sang. Ils poussèrent des cris de douleur et voulurent se mettre à la poursuite de Roussos qui s'était enfui. Melidoni eut encore assez de force pour leur dire d'une voix suppliante : « Si je vous suis cher encore, arrêtez que le sang des citoyens ne coule point pour moi... je pardonne à mes assassins imitez-moi » En prononçant ces paroles, il expira. Son frère Charalambe arriva, accompagné de quelques officiers, et ce fut à lui qu'échut la douloureuse tâche de fermer les yeux du héros crétois. Il ôta du doigt de son frère une bague qu'il offrit à Syphakas, l'un des plus intrépides capitaines de Crète. « Sois, lui dit-il, l'héritier des travaux de mon frère. Puisse la vue de cet anneau t'engager à imiter sa valeur, afin que le monde dise qu'Antoine Melidoni revit en toi ! Puissé-je moi-même, en te voyant imiter ses vertus, me consoler d'une perte cruelle. »

Melidoni fut enterré à Ministraki, et les Turcs, après le départ des Grecs, arrivèrent et exhumèrent le corps du héros avec le plus grand respect ; les uns disant que c'était un être surhumain ; d'autres, plus superstitieux encore, se disputaient les lambeaux de son suaire, pour les mettre dans des sachets qu'ils suspendaient à leur cou en guise d'amulettes ¹.

¹ Nous donnerons ici quelques détails sur la famille et les pa-

Comme nous l'avons dit, Afendoulief ne manquait pas de talents administratifs et il eût été utile aux Crétois, s'il se fût plus attaché à leur indépendance

rents de ce capitaine. Antoine Melidoni était du village de Melidoni situé au pied de l'Ida. Jean Melidoni, son père, avait été l'un des plus braves capitaines de son époque. On raconte de lui l'anecdote suivante. Les musulmans se permettaient volontiers d'entrer dans les maisons chrétiennes pour inviter à la danse les jeunes filles. Le plus souvent ce divertissement se terminait par l'enlèvement de quelque vierge distinguée par sa beauté. Dans tous les bourgs, comme dans celui de Melidoni, les pères cachaient avec soin leurs filles; ce qui donna lieu à ce distique populaire et élégiaque :

« Καϊμένος Μελωπόταμος ! καϊμένος Μελιδόνη !

« Έχει κοπέλας θυμωρικούς και δὲν ταῖς φανερώνει. »

« Le triste Melopotamo et l'infortuné Melidoni possèdent des filles charmantes, et n'osent les montrer. »

Jean Melidoni voulut faire cesser dans son village cette coutume barbare, et voici comment il s'y prit : de retour de l'Asie Mineure, où, conjointement avec un chef fameux, il avait combattu les Turcs et protégé les malheureux Grecs de ces contrées, il expulsa de Melidoni tous les musulmans. Cependant deux d'entre eux résolurent d'y rentrer à la faveur de la nuit pour l'assassiner. Jean Melidoni, averti, se cacha sous le portique d'une église consacrée à saint Georges, auprès de laquelle les assassins devaient passer; les voyant paraître il fondit sur eux à l'improviste, massacra l'un, et força l'autre à jurer, par Mahomet, qu'il publierait le lendemain, que pendant la nuit, saint Georges, descendu des cieux sur son coursier, avait percé de sa lance son compagnon. Le mahométan superstitieux n'osa violer son serment, et depuis ce temps les Turcs, redoutant le saint, se privèrent de dauser avec les jeunes filles de Melidoni.

Tous les détails sur cet illustre capitaine sont empruntés à l'*Histoire de la révolution grecque*, par Alexandre Soutzo, Paris, 1829, p. 147 et suiv.

qu'à faire valoir son origine illustre; mais ses manières hautaines soulevèrent contre lui un parti dans la Crète et dans le gouvernement grec. Ce parti envoya des députés qui demandèrent Balestre¹ pour chef militaire dans l'intention de contrebalancer l'autorité d'Afendoulief et même de la renverser. Balestre, natif de Marseille, avait servi avec honneur dans l'armée française en qualité de lieutenant de grenadiers; en 1814 il vint rejoindre son père à la Canée pour l'aider dans ses affaires de commerce. Un séjour de six ans l'avait familiarisé avec la langue du pays; lorsque l'insurrection éclata dans le Péloponèse, il partit pour offrir ses services au sénat; Ypsilanti apprécia son mérite et lui confia la formation d'un bataillon de troupes régulières, avec lequel Balestre se distingua en plusieurs rencontres. Il était au siège de Corinthe avec Ypsilanti, lorsque les députés de Crète vinrent le solliciter de la manière la plus pressante de devenir leur chef. Il ne put se refuser aux instances des habitants de cette île qu'il considérait comme sa seconde patrie.

Le 3 mars, Balestre, accompagné de quelques officiers philhellènes et de trois cents Samiens, se rendit dans le district de la Canée au village de Saint-Georges où se trouvait Afendoulief. Sa présence, et l'estime dont il jouissait auprès des Crétois déplurent fort à celui-ci qui n'ignorait pas que l'envoi de cet officier en

¹ Balestre, père, domicilié à la Canée, y avait émigré en 1793.

Crète était l'ouvrage de ses ennemis. Mais Balestre, étranger à tout esprit de parti, rassura Afendoulief sur la sincérité de ses intentions, et lui déclara qu'il ne visait à autre chose qu'au salut de la Grèce. Balestre pensa que tous les efforts des Crétois seraient désormais inutiles tant qu'ils n'occuperaient pas une ville forte; dans ce but il pensa prendre Rétimo. Le 11 mars il se rendit au camp crétois près de cette ville. Deux jours après, à la tête de douze cents soldats, il s'empara du village de Kastelli situé à deux lieues de Rétimo, ainsi que des villages voisins, le haut et le bas Malaki. Le 20 avril les Turcs de Rétimo marchèrent sur Kastelli; mais ils rencontrèrent une forte résistance de la part des Crétois et durent se retirer en laissant plusieurs morts et blessés sur le champ de bataille avec perte de deux drapeaux.

Ces premiers succès encouragèrent le nouveau chef au point qu'il livra aux Turcs un combat décisif. Le 26 avril, Balestre avait quatre mille hommes sous ses ordres, mais il était dépourvu de suffisantes munitions et considérait comme trop audacieux de se risquer contre les forces réunies des Turcs de Rétimo et de Megalo-Kastron postés en face de lui; pendant qu'il envoyait à Lautro quelques-uns de ses soldats pour chercher des munitions ainsi qu'à Amari où se trouvait alors Afendoulief, il donna à ses ennemis le temps de l'attaquer et de le surprendre lui-même le 27 avril. Un moment la victoire fut incertaine, mais tout à coup une terreur panique s'empara des Crétois

qui furent mis en déroute malgré les efforts de Balestre qui perdit la vie.

L'ipsariote Constantin Kanaris, qui se trouvait dans les eaux de Chio avec Georges Pipinos, vengea la mort du brave Balestre. C'était le mois du ramazan, et l'équipage des vaisseaux mouillés dans les eaux de Chio passait la nuit dans l'orgie; toute la flotte était illuminée et le vaisseau-amiral, commandé par Capitan-Pacha, se distinguait des autres par une quantité prodigieuse de lumières de diverses couleurs. A sa proue on voyait exposées la tête et les mains de l'infortuné Balestre; outre l'équipage, fort nombreux, une foule immense y avait afflué des autres bâtiments pour contempler les restes de ce brave capitaine; les tambours, les timbales et les trompettes faisaient retentir l'air de sons joyeux; alors Kanaris s'élança comme l'éclair: mettre le feu à son brûlot, l'accrocher au vaisseau-amiral, puis se rejeter dans son canot, fut l'affaire d'un moment. « Vous voilà bien illuminés! » s'écria-t-il en s'éloignant.

CHAPITRE VI

Les Égyptiens dans l'île de Crète.

Afendoulief se trouva ainsi privé d'un puissant soutien, au moment où il allait perdre aussi son appui au sein du gouvernement grec, par suite de l'éloignement d'Ypsilanti, écarté par l'Assemblée Nationale d'Epidavros. Le jour même où fut livré le combat de Kasteli, Petros-Skylitsis, Oméridis, le représentant de la nouvelle administration, était arrivé dans l'île, et avait débarqué vers la fin d'avril près d'Armeni, dans la province d'Apokorona, où il manda aussitôt le gouverneur d'Ypsilanti. Il y délibéra, avec les primats de la commune sur une espèce de Constitution que celui-ci dut signer lui-même le 2 juin. Afendoulief, blessé dans son amour-propre, allait quitter l'île, lorsque l'arrivée d'une flotte égyptienne le détourna de son projet.

Les forces de la Turquie étant employées en Grèce, elle dut se résoudre, dès cette époque, à placer l'île de Crète sous la juridiction de Méhémet-Ali, et à le charger du commandement en chef contre les révoltés. Hassan-pacha, gendre du Vice-Roi, était à la tête de la flotte égyptienne qui venait de faire son apparition le 9 juin dans la rade de Souda. Cette flotte portait cinq mille

Albanais, ces *condottieri* orientaux qui ont été de tout temps prêts à combattre pour de l'or.

Après un premier avantage remporté sur les Grecs qui assiégeaient la Canée et qui s'étaient retranchés dans une position fortifiée, près de Malaxa, en face des Egyptiens, Hassan-Pacha tint un langage pacifique aux insurgés et leur promit les faveurs de Sa Hautesse, s'ils voulaient se soumettre. Mais les négociations furent interrompues par une prise d'armes des Crétois de Malaxa; à la fin de juin, Hassan se jeta sur cette place, d'où il repoussa les Grecs; puis il se prépara, contre Sfakia, à une entreprise plus importante, qui n'amena aucun résultat sérieux.

La flotte égyptienne reçut l'ordre de faire voile pour l'Archipel, afin d'y opérer sa jonction avec la flotte turque. Quant aux troupes de terre, elles semblaient être paralysées par les malheurs qui, à cette époque, faisaient échouer les entreprises des Ottomans dans le Péloponèse; elles se renfermèrent de nouveau dans les forteresses, où leurs rangs furent décimés par la peste, tandis que les navires des hardis insulaires de Kassos ravageaient les côtes de la Crète sans trouver d'obstacle. A la fin de l'hiver, en février 1823, l'insurrection se répandit à l'Ouest de cette île dans les éparchies de Kissamos et de Sélino; elle semblait avoir trouvé un nouvel appui plus solide, lorsque, après l'éloignement d'Afendoulief, l'Assemblée d'Astros confia les fonctions de commissaire général à Emmanuel Tombazis d'Hydra. Ce nouveau gouverneur embarqua

à Nauplie une troupe de six cents hommes qui descendirent à terre le 3 juin, dans la baie de Kissamos, ils se rendirent maîtres du port de Drépani et assurèrent ainsi leurs communications avec la Grèce. Le fort de Kissamos, assiégé par eux, se rendit sous le feu des canons de Tombazis. Ensuite le gouverneur voulut, par la prise de Kandano, assurer le triomphe définitif de l'insurrection de Sélino. Bien que, dans son attaque contre ce village d'une grande étendue, il fût battu par les Musulmans, réputés les plus vaillants et les plus redoutés de l'île, eux aussi furent pourtant forcés par la peste à livrer la ville. Ces prompts succès de Tombazis obligèrent les Egyptiens à faire de nouveaux efforts pour porter cette fois un coup décisif à l'ennemi. Une escadre, commandée par Ismaël Gibraltar, porta cinq mille hommes de troupes de débarquement à Megalo-Kastron, et elle s'en retourna aussitôt afin d'y amener dans un second voyage des provisions et de nouvelles troupes. L'arrivée des Egyptiens eut pour conséquence d'unir de plus en plus les Crétois jusque-là divisés; mais malheureusement, Tombazis n'en sut pas tirer parti. Il avait jugé indispensable d'établir une organisation militaire qui embrassât toute l'île, et il avait convoqué une assemblée des primats au village d'Arkoudena dans l'éparchie de Rétimo. Les éparchiotes proposèrent d'enlever aux Sfakiotes le privilège de fournir des capitaines pour tous les autres combattants de la Crète, privilège dont ils avaient abusé. Cette proposition fut effectivement adoptée par l'Assemblée; mais

les représentants de Sfakia, irrités de cette résolution, quittèrent Arkoudena pour s'en retourner dans leurs montagnes. Au lieu de les laisser partir, Tombazis fut assez faible pour satisfaire à leurs exigences et pour offrir à Roussos, à cet homme abominable, le commandement en chef d'une expédition qu'on résolut, à Arkoudena, d'entreprendre dans l'est de l'île, afin d'y raviver l'insurrection.

Dans ce but, on avait ordonné une concentration de troupes à Amourgelai, à cinq lieues de Megalo-Kastron, mais, par suite des mesures insensées prises par le gouverneur, il ne s'y rendit que deux mille Crétois.

Roussos lui-même, occupé ailleurs, se fit attendre. Dans ce moment même s'effectua en septembre le second débarquement des Egyptiens. Hassan-Pacha était mort par suite d'une chute de cheval, Hussein-Bey, homme sauvage et brutal, qui tomba plus tard au siège de Missolonghi, lui succéda avec le jeune Moustapha-Bey; il brûlait du désir de cueillir ses premiers lauriers. Il tomba sur les Crétois placés près d'Amourgelai et les dispersa; puis il entra dans l'éparchie de Melopotamo entre Rétimo et Megalo-Kastron, et les chrétiens désarmés fuirent devant lui. Il existe au nord-est du village de Melidoni une caverne tapissée de superbes stalactites, et qui était consacrée, dans l'antiquité, à Hermès de Talaïos. C'est dans cet asile que se réfugièrent en décembre de nombreux habitants de Melidoni et des villages voisins, surtout des femmes et des enfants; ils n'avaient aucune inquiétude, ni aucune

crainte, car ils considéraient leur grotte comme une forteresse inaccessible et ils avaient des provisions pour plus de six mois. Hussein-Bey somma vainement les fugitifs de sortir de leur retraite, son parlementaire fut tué d'un coup de feu. Alors il essaya d'entrer de force dans la grotte; mais il perdit, dans cette tentative, vingt-quatre soldats qui périrent sous le feu des Crétois. Le bey leur envoya une femme grecque, en leur promettant que, s'ils voulaient sortir et déposer les armes, ils ne subiraient aucun mauvais traitement. La femme fut tuée et son cadavre jeté dehors. Les Crétois la punirent ainsi de s'être chargée d'une mission qu'ils considéraient comme une trahison. Le général turc, voyant cela, saisit lui-même une pierre et la jeta à l'entrée de la grotte; ses soldats suivirent son exemple et réussirent ainsi à boucher entièrement l'ouverture par laquelle l'air et la lumière y pénétraient.

Le jour suivant, les Mahométans, s'aperçurent que pendant la nuit les assiégés avaient pratiqué une petite ouverture dans la muraille; ils la bouchèrent; mais, la nuit suivante, les chrétiens ouvrirent de nouveau cette brèche. Les Turcs essayèrent deux fois encore de clore l'entrée de la caverne; à la fin, voyant que les assiégés pouvaient encore respirer et vivre, ils rassemblèrent du bois, de l'huile, du soufre et d'autres combustibles; ils entassèrent ces matières inflammables à l'entrée de la caverne et y mirent le feu. Des nuages de fumée, chassés par le vent, pénétrèrent si rapidement dans l'asile des malheureux Crétois qu'ils

n'eurent pas le temps de se sauver dans la partie la plus reculée. Bientôt la fumée se répandit dans une seconde galerie, un grand nombre de chrétiens tombèrent suffoqués, mais d'autres, plus nombreux, s'engagèrent dans d'étroits passages et où parfois ils durent ramper, ils atteignirent ainsi les galeries les plus reculées, espérant sans doute échapper au sort affreux de leurs compagnons ; mais, hélas ! la fumée impitoyable les poursuivit jusque dans leur dernière retraite et, au bout de quelques minutes, tous les martyrs de la foi et de l'indépendance avaient rendu le dernier soupir. Ils auraient pu, en se soumettant aux Turcs, éviter leur affreux destin, mais tous étaient convaincus que s'ils se rendaient à leurs féroces ennemis, les hommes seraient massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Il n'est donc point étonnant qu'ils aient refusé les offres que leur faisait Hussein-Bey. Les Turcs et les Crétois mahométans, doutant encore du résultat de leur odieuse manœuvre, attendirent pendant dix-huit jours en dehors de la caverne. Ils avaient avec eux un prisonnier grec, ils offrirent à l'esclave la vie sauve s'il consentait à entrer dans la caverne pour voir ce que faisaient ses coreligionnaires. Il accepta volontiers cette proposition, et se risquant avec inquiétude dans l'intérieur de la grotte, il n'y trouva que le silence du tombeau ; il revint bientôt disant que les malheureux étaient tous morts. Les Mahométans, soit qu'ils doutassent encore de l'effet produit par la fumée, soit qu'ils fussent saisis d'une mystérieuse terreur,

renvoyèrent le prisonnier dans la grotte avec l'ordre d'en rapporter les armes comme preuve de la véracité de son dire. Il le fit, mais les Mahométans attendirent encore trois jours avant de s'aventurer au milieu des cadavres de ceux qu'ils avaient lâchement fait périr; ils trouvèrent les enfants serrés dans les bras de leurs mères et tous ces infortunés semblaient dormir du sommeil le plus tranquille. Les Mahométans, sans égard pour leurs victimes, dépouillèrent entièrement les cadavres et s'emparèrent de tout ce qu'ils purent trouver. Peu après ces événements et tandis que le quartier général du commandant ottoman était encore à Melidoni, six habitants des environs, qui avaient des parents et des amis dans la grotte, voulurent s'assurer par eux-mêmes de ce qui était arrivé. Trois d'entre eux restèrent en dehors pour donner l'alarme dans le cas où les Mahométans approcheraient, les trois autres pénétrèrent dans l'intérieur. L'un d'entre eux s'appelait Manolis Kermezakis; les deux autres étaient de Melidoni, et leurs femmes et leurs enfants étaient au nombre de ceux qui s'étaient réfugiés dans la grotte.

Qui pourrait décrire le désespoir de ces malheureux, lorsqu'ils virent étendus sur le sol, et dépouillés même de leurs vêtements, ceux qu'ils croyaient encore pleins de vie dans la grotte. L'un d'entre eux, s'affaissant sur lui-même, ne se releva plus et, s'éteignant par degrés, mourut neuf jours après avoir vu de ses propres yeux combien avait dû être horrible l'agonie des malheureux prisonniers de la grotte. Le second vécut encore vingt

jours. C'est Manolis Kermezakis, encore vivant en 1833, qui a raconté lui-même ces faits au voyageur Pashley. Plusieurs villageois, qui assistaient à sa narration, la confirmèrent dans tous ses détails importants.

Lorsque les Grecs furent de nouveau maîtres du village de Melidoni et du district de Melopotamo, ils se demandèrent s'ils rendraient à ceux de leurs concitoyens tombés dans la grotte les derniers honneurs dans les formes ordinaires. Ils pensèrent que cette caverne aux brillantes stalactites était elle-même un monument que l'art ne pourrait jamais surpasser, que la nature seule s'était chargée de consacrer le souvenir de ces événements; ils firent donc célébrer le service funèbre à l'endroit même où leurs concitoyens avaient trouvé la mort, victimes du fanatisme musulman, martyrs de leur foi et de leur patriotisme.

Mais bientôt les Crétois se désunirent; les ennemis inondèrent toutes les provinces de l'ouest. Nous pouvons citer les lignes suivantes, qu'inspirait au voyageur Pashley, en 1834, la vue de ces contrées :

« Nous arrivâmes, peu après le coucher du soleil, dans le village de Vlitia, qui ne compte qu'un seul habitant mâle, et c'est un jeune Mahométan, dans la maison duquel nous reçûmes l'hospitalité. Tout le reste n'est peuplé que par des veuves. Il en est de même dans le village de Lassiti. Ce sont là des exemples frappants du caractère que revêtit la dernière guerre: dépeupler, exterminer, tel est le but des Turcs.

Cette guerre ne peut être aucunement comparée à celles qui ont lieu entre nations civilisées, et qui n'ont presque aucun effet appréciable sur le chiffre de la population, même quand il s'agit des immenses levées de Napoléon. L'absence presque complète des populations masculines dans certaines parties de l'île, et l'aspect désolé de certains villages ruinés et presque déserts, me rappellent le spectacle qui s'offrait aux yeux de Démosthène, lorsqu'il traversait la Phocide. »

Les combattants, dispersés dans toutes les directions, se tinrent pendant l'hiver de 1823 à 1824 inactifs dans les endroits les plus inaccessibles des montagnes; beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans les îles de l'Archipel. L'insurrection avait reçu le coup de grâce. Au printemps de mars 1824, Hussein-Bey parcourut le pays en le dévastant et invita les Sfakiotes à se soumettre. Le consul autrichien appuya ces exhortations. Tous les capitaines étaient découragés. Tombazis, traqué de tous côtés, s'enfuit dans le port de Loutro et réussit à s'échapper. Quant aux capitaines sfakiotes qui s'étaient soumis, Hussein les jeta dans les cachots de la Canée. Roussos fut aussi du nombre.

La conquête de l'île de Crète était achevée. Pour la rendre durable, il ne fallait plus que la soumission de l'île de Kassos, dont les habitants, comme les Psariotes sur les côtes de l'Anatolie, avaient assisté les assiégeants de la Canée et de Rétime, en bloquant ces villes du côté de la mer.

En mai, l'escadre récemment renforcée d'Ismaël-Gibraltar se transporta deux fois devant Kassos, sans avoir, en apparence, de projets sérieux sur cette île. Lorsqu'elle s'y présenta pour la troisième fois, elle ouvrit, pendant deux jours, un feu violent contre la ville. Hussein-Bey, tout en occupant les Kassiens sur un endroit tout à fait opposé, jeta plusieurs chaloupes sur la côte située en face de la Crète, d'un accès difficile, et gardée par un poste de sept hommes. Les troupes débarquées dans cet endroit occupèrent les quatre villages de l'île, et forcèrent les Kassiens, placés ainsi entre deux feux, à se rendre sans combattre. Cette soumission cependant ne devait pas les sauver de l'esclavage. En vain le capitaine Markos essaya de se maintenir avec une petite troupe dans l'ouest de l'île. Il fut écrasé par des forces supérieures ; on le conduisit garotté devant Hussein-Bey ; mais il brisa en route ses liens et terrassa plusieurs de ses gardiens, et finit par être mis en pièces par les nombreux soldats qui l'entouraient.

L'île de Crète devint l'arsenal des Egyptiens. Les malheureux Crétois n'eurent d'autre consolation, en quittant leur patrie, que d'aller prendre du service dans l'armée active ; on les trouve au premier rang dans les combats livrés pendant les années suivantes par le brave Karaïskakis et le colonel Fabvier. Cependant dans les premiers jours du mois d'août 1825, Démétrius Calergi, Emmanuel Antoniadès et autres, ayant formé à Nauplie un bataillon de six cents braves

Crétois, s'embarquèrent pour l'île de Crète, afin de soulever de nouveau cette île; en passant à Malvoisie, ils y prirent encore quelques hommes et le 14 se rendirent maîtres des forteresses de Grabuse et de Kissamos. Mais toutes ces tentatives pour rallumer la guerre n'eurent qu'un succès momentané. Si nous n'essayons pas de raconter les combats que les Crétois livrèrent jusqu'à la fin de 1829, c'est pour éviter la monotonie de ces récits.

Lorsque les puissances européennes délivrèrent la Grèce du joug de la Turquie, la Crète ainsi que Samos qui avait soutenu aussi héroïquement la cause de l'indépendance, ne furent pas comprises, par une étrange inconséquence, dans le nouveau royaume, puisque en vertu du protocole fait à Londres le 3 février 1830, elles laissaient les Crétois sous l'autorité de la Porte. La domination des Turcs dans l'île a été dès lors troublée par de nombreuses insurrections qui ont prouvé la vitalité du sentiment national chez les Crétois.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<u>Dédicace</u>	<u>1</u>
<u>Préface</u>	<u>5</u>
<u>Chapitre I. Invasion et domination des Sarrasins</u>	<u>9</u>
» <u>II. L'île de Crète sous les dominations grecque et</u> <u>vénitienne. — Insurrections successives des</u> <u>Crétois contre le joug vénitien (jusqu'à la</u> <u>fin du XIII^{me} siècle)</u>	<u>20</u>
» <u>III. Nouvelles insurrections. — Domination véni-</u> <u>tienne jusqu'à la guerre de Candie, soit jus-</u> <u>qu'au milieu du XVII^{me} siècle</u>	<u>35</u>
» <u>IV. Guerre et siège de Candie. — Capitulation de</u> <u>Morosini. — Les Vénitiens perdent la Crète</u> <u>(de l'an 1644 à 1669)</u>	<u>47</u>
» <u>V. La Crète sous la domination turque. — Pre-</u> <u>miers épisodes du mouvement de 1821</u>	<u>62</u>
» <u>VI. Les Égyptiens dans l'île de Crète</u>	<u>83</u>















POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

A LA LIBRAIRIE MULLER-DARIER

CAUSERIES ORIENTALES

PAR

M. Henri de BLACY
